

Défier un empire, unir un peuple

Fayçal Ier, Lawrence d'Arabie et l'art de transformer la faiblesse en puissance



AOÛT 2026

PLANETARY LAB · RAPPORT DE RECHERCHE

THÉMATIQUE · RELATIONS INTERNATIONALES & ORDRE MONDIAL



Biosphere
Economics
Becoming planetary



UNE PRODUCTION DU
Planetary Lab

biosphere-economics.com/planetary-lab

Défier un empire, unir un peuple

Fayçal Ier, Lawrence d'Arabie et l'art de transformer la faiblesse en puissance

Jean-Pierre Goux *Biosphere Economics**

Août 2026

Résumé

En 1916, la Révolte arabe affronte un Empire ottoman très supérieur en hommes, en armes et en ressources. Les forces réunies par le chérif Hussein et ses fils sont dispersées entre tribus et chefs différents, sans armée nationale ni État constitué. Fayçal commande la révolte dans le nord du Hedjaz, région occidentale de la péninsule Arabique qui longe la mer Rouge et comprend notamment La Mecque, Médine, Djeddah et Taïf. À l'automne 1916, il rencontre T. E. Lawrence, jeune officier britannique du renseignement qui connaît la région par ses années d'archéologie et de voyages.

Les forces arabes apprennent progressivement à éviter les combats où la supériorité ottomane serait décisive. Elles privilégient la mobilité, le renseignement local, le sabotage et les raids contre les communications, notamment le chemin de fer du Hedjaz, obligeant l'Empire à protéger des centaines de kilomètres de voies, de gares et de garnisons. Lawrence contribue à cette manière de combattre et relie les forces de Fayçal aux armes, à l'or, au renseignement et, plus tard, aux véhicules et à l'aviation britanniques. Autour de Fayçal se rassemblent dans le même temps des contingents tribaux, des chefs qui conservent leur autonomie, d'anciens officiers ottomans, des unités arabes régulières et des nationalistes syriens. La prise d'Aqaba en juillet 1917 ouvre la route vers la Syrie. En octobre 1918, Fayçal entre à Damas à la tête d'une coalition capable d'agir militairement et de revendiquer le pouvoir politique.

Deux questions traversent cette histoire : **comment une force faible peut-elle défier un empire sans devenir son égale sur le plan militaire ? Comment des groupes profondément fragmentés peuvent-ils acquérir une capacité d'action commune sans perdre leurs différences ?** Leur succès les conduit jusqu'à Damas, mais les moyens qui leur ont permis de défier l'Empire ottoman ne suffisent pas à garantir la souveraineté du pouvoir que Fayçal cherche à y établir.

Mots-clés : T. E. Lawrence ; Fayçal Ier ; Révolte arabe ; Empire ottoman ; guerre irrégulière ; stratégie ; nationalisme arabe ; coalition ; chemin de fer du Hedjaz ; Sykes-Picot ; Damas ; souveraineté.

À propos du Planetary Lab. Le Planetary Lab est le pôle de recherche de Biosphere Economics. Il explore les concepts, les institutions et les technologies dont l'humanité a besoin pour entrer dans l'ère planétaire, en accordant une attention particulière aux interactions entre systèmes économiques, géopolitique, transformations technologiques et biosphère. Ses travaux prennent la forme de publications et de notes de recherche accessibles au public, ainsi que d'analyses privées et confidentielles réalisées pour ses clients. Le présent article s'inscrit dans son programme de recherche consacré aux relations internationales et aux recompositions de l'ordre mondial.

www.biosphere-economics.com

*Correspondance : jpgoux@biosphere-economics.com.

Sommaire

Prologue. Damas, octobre 1918	4
1 Fayçal avant Lawrence	4
1.1 Une famille hachémite dans l'Empire ottoman	4
1.2 Damas en 1915 : réseaux, risques et horizon arabe	5
1.3 Un projet qui évolue	5
2 Lawrence avant Fayçal	6
2.1 Oxford, Syrie, Carchemish	6
2.2 Du cartographe à l'officier de renseignement	7
2.3 Lectures militaires et références historiques	7
3 Une révolte sans Lawrence	8
3.1 Juin 1916 : l'initiative hachémite	8
3.2 Fayçal commandant avant Lawrence	8
3.3 Yanbu et la dépendance alliée	9
4 Hamra, octobre 1916 : la rencontre	9
4.1 Le voyage de Lawrence	9
4.2 Une alliance de travail	9
4.3 Une relation de travail qui devient durable	10
5 Médine : de l'échec à la guerre des communications	11
5.1 Pourquoi Médine résiste	11
5.2 Mars 1917 : la doctrine en train de se former	11
5.3 Du raid traditionnel à la guerre contre un réseau moderne	12
6 Wejh : organiser une autre manière de combattre	12
6.1 Déplacer le centre de gravité vers le nord	12
6.2 Commander sans disposer d'une armée homogène	12
7 Une alliance traversée par des engagements incompatibles	13
7.1 Hussein-McMahon, Sykes-Picot, Balfour	13
7.2 L'alliance à l'épreuve des engagements britanniques	13
8 Aqaba : changer d'échelle	14
8.1 L'expédition	14
8.2 Auda, Fayçal et Lawrence	14
8.3 Aqaba, base d'une guerre nouvelle	14
9 De la guerre irrégulière à une force hybride	16
9.1 Les réguliers arabes	16
9.2 Blindés, aviation, artillerie et renseignement	16
9.3 Tafileh : savoir aussi accepter la bataille	16
10 Unir sans homogénéiser	17
10.1 Une coalition de tribus, d'officiers et de réseaux syriens	17
10.2 Les instruments de Fayçal	17
10.3 Une coalition qui reste fragile	18

11 Deraa et Damas : la campagne devient une bataille pour la position politique	18
11.1 L'intégration à l'offensive d'Allenby	18
11.2 Damas comme objectif militaire et politique	19
12 Damas : l'élargissement du possible	19
12.1 De la révolte du Hedjaz à un gouvernement syrien	19
12.2 Les rêves de Fayçal et de Lawrence ne sont pas identiques	19
13 Paris : une autre distribution de la puissance	20
13.1 Fayçal devant les vainqueurs	20
13.2 Fayçal-Weizmann : négociateur plusieurs dossiers à la fois	20
13.3 King-Crane et la question de la légitimité	20
14 Le royaume syrien et la fermeture des possibles	21
14.1 Le retrait britannique	21
14.2 Le compromis avec Clemenceau	21
14.3 Mars-juillet 1920 : royaume, San Remo, Maysalun	21
14.4 Mossoul et le pétrole dans le règlement postottoman	22
15 Deux trajectoires après la Syrie	22
15.1 Fayçal en Irak	22
15.2 Lawrence après la campagne	23
16 Une innovation par combinaison	23
17 Défier un empire, unir un peuple	24
17.1 Imposer à l'adversaire un autre problème	24
17.2 Construire une coalition sans effacer ses composantes	25
17.3 De la victoire militaire à la souveraineté	26
18 Ce qui leur a survécu	26
18.1 Lawrence entre dans la doctrine	26
18.2 Une généalogie qu'il faut manier avec prudence	27
18.3 De Lawrence aux maquis : une transmission par les institutions alliées	28
18.4 De la Révolte arabe à l' <i>unconventional warfare</i>	28
18.5 Fayçal : une postérité sans doctrine à son nom	29
18.6 <i>Seven Pillars of Wisdom</i> , du témoignage au mythe	31
Conclusion	32
Annexe A. Lawrence et Saint-Exupéry	33
Remerciements	34

Prologue. Damas, octobre 1918

Le 3 octobre 1918, Fayçal ibn Hussein entre à Damas. Fils du chérif Hussein de La Mecque et membre de la dynastie hachémite, il commande depuis 1916 la révolte dans le nord du Hedjaz contre l'Empire ottoman. À ses côtés se trouve T. E. Lawrence, jeune officier britannique et ancien archéologue, arabophone, passé par le renseignement militaire du Caire avant d'être envoyé comme officier de liaison auprès des forces arabes. Deux ans plus tôt, rien ne laissait présager leur arrivée dans la grande ville syrienne. La Révolte venait d'échouer devant Médine. Ses combattants étaient dispersés, faiblement armés et organisés autour de chefs qui conservaient leurs hommes et leur autonomie. Face à eux, l'Empire ottoman disposait d'une armée régulière, d'artillerie, de garnisons et du chemin de fer qui reliait Médine au nord de l'Empire.[1, 2, 31]

Les forces arabes n'ont jamais eu besoin d'égaler l'armée ottomane. Elles ont cessé de l'affronter là où sa supériorité pouvait être décisive, multiplié les attaques contre le chemin de fer et obligé l'Empire à protéger ses communications sur des centaines de kilomètres. La prise d'Aqaba en juillet 1917 leur a ouvert un accès beaucoup plus direct aux armes, à l'or, aux explosifs, au renseignement, puis aux véhicules et à l'aviation britanniques. Lawrence a joué un rôle important dans cette manière de combattre et dans la liaison entre les forces de Fayçal et les moyens alliés. En septembre 1918, tandis qu'Allenby brise le front ottoman en Palestine, les forces arabes frappent les communications et les colonnes en retraite. Une force qui ne pouvait vaincre l'Empire selon ses règles a appris à le défier autrement.[2, 3, 31, 40]

Autour de Fayçal se rassemblent des forces qui conservent leurs chefs, leurs organisations et leurs intérêts propres. Il parvient à faire participer à une même campagne des contingents tribaux, des chefs jaloux de leur autonomie, d'anciens officiers ottomans, des unités arabes régulières et des nationalistes syriens. Il négocie les ralliements, répartit des ressources, reconnaît les autorités locales et donne à l'avancée vers la Syrie un objectif politique qui dépasse les intérêts de chaque groupe. Fayçal réussit ainsi à faire agir ensemble des hommes qui, deux ans auparavant, ne formaient ni une armée ni un mouvement politique commun. Leurs différences demeurent, mais leur action commune acquiert une continuité et un horizon politique. À Damas, cette coalition dispose pour la première fois d'une capitale et d'un gouvernement.[1, 19, 28]

Quelques jours après son arrivée, Fayçal dirige un gouvernement à Damas, mais il ne décide pas seul de l'avenir de la Syrie. Londres et Paris disposent des armées, des ressources et de la reconnaissance internationale dont dépend le nouvel ordre régional. Une partie des moyens qui ont permis aux forces arabes de défier l'Empire ottoman appartenait d'ailleurs à la Grande-Bretagne. Lorsque la guerre s'achève, Fayçal doit donc défendre son projet politique dans un rapport de forces très différent de celui qu'il a appris à exploiter pendant la campagne.[1, 15, 20]

Comment une force faible peut-elle défier un empire sans devenir aussi puissante que lui ? Comment des groupes profondément fragmentés peuvent-ils acquérir une capacité d'action commune sans perdre leurs différences ? Et pourquoi ce qui a conduit Fayçal et Lawrence jusqu'à Damas ne suffit-il pas à assurer la souveraineté du pouvoir que Fayçal veut y établir ?

1 Fayçal avant Lawrence

1.1 Une famille hachémite dans l'Empire ottoman

Fayçal ibn Hussein naît le 20 mai 1885 à Taïf, dans le Hedjaz, alors sous souveraineté ottomane (actuelle Arabie saoudite, à une soixantaine de kilomètres au sud-est de La Mecque). Son père, Hussein ibn Ali, appartient à la maison hachémite qui exerce le chérifat de La Mecque et tire de sa généalogie un prestige religieux exceptionnel. Fayçal grandit ainsi au cœur du système

politique ottoman. Mais la famille dépend aussi d'Istanbul. À partir de 1892, Hussein et ses fils passent de longues années dans la capitale ottomane, où le sultan Abdülhamid II les maintient sous surveillance. Fayçal y reçoit une part importante de sa formation et y apprend très tôt ce que signifie vivre à proximité d'un pouvoir dont sa famille dépend tout en s'en méfiant. Lorsque Hussein est nommé chérif de La Mecque en 1908, Fayçal est déjà familier de la cour, de l'administration et des rapports de force ottomans. Il siègera ensuite au Parlement comme député de Djeddah.[1, 31]

La famille elle-même est un système politique. Ali, Abdallah, Fayçal et plus tard Zeid ne jouent ni les mêmes rôles ni les mêmes cartes. Hussein conserve l'autorité dynastique et tranche les grandes orientations ; ses fils disposent d'une autonomie réelle sur leurs théâtres d'action, mais doivent rendre compte à leur père et composer entre eux. Fayçal apprend ainsi très tôt à commander par la négociation autant que par l'autorité. Pendant la Révolte, cette expérience lui servira avec des chefs tribaux libres de repartir, des officiers formés à la discipline ottomane et des nationalistes syriens dont l'horizon dépasse le Hedjaz.[1]

Les descriptions contemporaines et les biographies insistent sur sa retenue, son aptitude à écouter et sa capacité à modifier une position sans rompre la relation avec son interlocuteur. Cette retenue correspond aux conditions dans lesquelles il fait de la politique : plusieurs légitimités se superposent, plusieurs appartenances demeurent possibles, et la rupture avec Istanbul n'est pas encore inévitable en 1914. Fayçal connaît les institutions ottomanes de l'intérieur ; il connaît aussi la force du prestige hachémite au Hedjaz. Sa politique future se formera dans l'écart entre ces deux expériences.[1, 28, 29]

1.2 Damas en 1915 : réseaux, risques et horizon arabe

En 1915, Hussein envoie Fayçal à Damas et à Constantinople. Le voyage l'introduit plus directement dans les réseaux d'officiers et de militants arabistes. Des membres d'al-Fatat et d'al-'Ahd discutent avec lui de la possibilité d'un soulèvement et lui transmettent, le 23 mai, le texte connu sous le nom de Damascus Protocol. Le document demande la reconnaissance britannique d'un vaste État arabe indépendant et envisage une alliance avec Londres. Il précède de plus d'un an la rencontre entre Fayçal et Lawrence.[1, 13, 30]

La portée de cet épisode doit être mesurée avec soin. Les sociétés arabistes restent minoritaires ; les notables syriens sont divisés ; beaucoup d'acteurs conservent des loyautés ottomanes ou privilégient des autonomies locales. La répression menée par Djemal Pacha en Syrie radicalise une partie du milieu politique, mais elle ne transforme pas instantanément une mosaïque de communautés, de villes, de tribus et de provinces en nation unifiée.[28, 29, 31]

Fayçal revient néanmoins de Damas avec deux acquis. Le premier est un réseau qui dépasse le Hedjaz. Le second est la preuve qu'une revendication arabe peut être formulée dans un langage territorial et diplomatique susceptible d'être négocié avec une grande puissance. La correspondance Hussein-McMahon qui suit reprend une partie de ces demandes tout en laissant ouvertes des ambiguïtés territoriales lourdes de conséquences.[13, 14]

1.3 Un projet qui évolue

Le programme de Fayçal évolue profondément entre 1915 et 1919. Le Damascus Protocol donne une première forme territoriale très ambitieuse à l'indépendance arabe, mais il s'inscrit encore dans une négociation conduite par Hussein et dans un monde où l'issue de la guerre est inconnue. En 1916, l'objectif immédiat est d'assurer la survie et l'extension de la Révolte. En 1917, le déplacement vers Wejh puis Aqaba rend la Syrie militairement accessible et donne un contenu plus concret aux contacts noués à Damas. En 1918, la progression vers le nord transforme l'horizon syrien en possibilité de gouvernement.[1, 13, 17]

Cette évolution apparaît dans les positions que Fayçal défend après la victoire. À Paris,

Fayçal demande l'indépendance des populations arabophones d'Asie et cherche une formule permettant de faire reconnaître un pouvoir arabe tout en acceptant, si nécessaire, une assistance étrangère limitée. En janvier 1920, face à Clemenceau, il accepte encore de négocier des conseillers français et une relation privilégiée avec Paris pour préserver l'existence d'un État syrien. Quelques mois plus tard, le royaume proclamé à Damas réduit encore ses marges de compromis.[21, 22, 34]

D'une étape à l'autre, Fayçal conserve le même horizon d'autonomie politique arabe tout en ajustant les moyens, les frontières acceptables et les compromis au rapport de forces. Cette plasticité explique à la fois sa capacité à tenir une coalition pendant la guerre et son retour au premier plan en Irak après la perte de la Syrie.



Figure 1: Fayçal ibn Hussein, vers 1918.

2 Lawrence avant Fayçal

2.1 Oxford, Syrie, Carchemish

Thomas Edward Lawrence naît le 16 août 1888 à Tremadog, au pays de Galles. Il arrive au Caire avec une expérience du Proche-Orient inhabituelle pour un jeune officier britannique. À Oxford, son mémoire sur les châteaux croisés l'oblige à relier architecture, relief et voies de communication. En 1909, il parcourt à pied une longue partie de la Syrie ottomane pour examiner les fortifications sur place. Le voyage lui apprend surtout une méthode : mesurer les distances réelles, demander son chemin, dépendre de l'hospitalité locale, observer les villages et les routes plutôt que raisonner seulement depuis une carte.[2]

À partir de 1911, Carchemish donne à cette expérience une autre profondeur. Sous la direction de D. G. Hogarth, archéologue britannique qui dirigera ensuite l'Arab Bureau, Lawrence travaille plusieurs saisons sur le chantier archéologique de l'Euphrate. Il apprend l'arabe, recrute et organise des ouvriers, voyage dans la région et noue des relations personnelles durables, notamment avec le jeune Selim Ahmed, dit Dahoum. À Carchemish, Lawrence vit et travaille plusieurs années avec des interlocuteurs arabes, apprend leur langue et noue des amitiés durables. Le Hedjaz de 1916 lui reste largement inconnu, mais il y arrive avec une expérience humaine du Proche-Orient acquise loin des bureaux du Caire.[2, 33]

Hogarth compte aussi parce qu'il relie cette expérience locale à l'appareil britannique. Archéologue, homme de réseaux et futur responsable de l'Arab Bureau, il contribue à faire de connaissances acquises avant-guerre une ressource de renseignement. Chez Lawrence, l'observation du terrain, le goût des déplacements et l'attention aux relations personnelles précèdent donc la guerre. La doctrine qui leur donnera une fonction stratégique, elle, reste à inventer.

2.2 Du cartographe à l'officier de renseignement

À la veille de la guerre, Lawrence participe à une mission de relevé dans le Sinaï. Lorsque le conflit éclate, il est affecté au renseignement au Caire. Son travail consiste à produire et interpréter des cartes, suivre les forces ottomanes, exploiter les informations venues de la région et contribuer à la connaissance d'un théâtre que l'état-major britannique maîtrise imparfaitement. L'Arab Bureau, créé en 1916, réunit des personnalités aux conceptions différentes de la politique arabe ; Lawrence n'en est ni le fondateur ni le décideur suprême. Il y trouve toutefois un milieu où ses connaissances géographiques et linguistiques ont une valeur opérationnelle.[2, 33]

Dans le Hedjaz, Lawrence agit avec les ressources d'un appareil impérial : renseignement, communications navales, or, armes, explosifs, conseillers, aviation, véhicules. Son talent sera en partie de rendre ces moyens utilisables par une force dont le commandement et les formes d'organisation ne sont pas britanniques.[31, 39]

2.3 Lectures militaires et références historiques

En 1916, Lawrence possède déjà une solide culture historique et militaire. Sa théorie de l'insurrection se formera ensuite dans la campagne, avant de prendre sa forme la plus systématique en 1920. Ses études sur les Croisades l'ont conduit à travailler sur des campagnes où les forteresses, les routes, l'eau et les distances structurent l'action. Il lit également l'histoire militaire européenne. Mais les filiations les plus précises que l'on peut documenter viennent surtout de ses textes rétrospectifs. Dans *The Evolution of a Revolt*, publié en 1920, il explique que la comparaison faite par Napoléon entre Mamelouks et soldats français lui avait suggéré la valeur de petits groupes de combattants de haute qualité, et que le colonel français Ardant du Picq (1821–1870), auteur des *Études sur le combat*, en avait élargi pour lui la portée. Il invoque ailleurs Maurice de Saxe (1696–1750), maréchal de France et auteur des *Rêveries sur l'art de la guerre* pour l'idée qu'une guerre peut être gagnée sans rechercher la bataille décisive.[2, 5]

Ces références ne constituent pas un plan antérieur à la Révolte. Les documents de 1916 et du début de 1917 montrent une recherche beaucoup plus empirique. Médine résiste ; le rail la maintient ; les forces de Fayçal se prêtent mal au siège et mieux au mouvement. Lawrence part de ces contraintes, puis leur donne progressivement une formulation générale. Les *Twenty-Seven Articles* d'août 1917 se présentent encore comme des conclusions personnelles tirées du travail avec les Bédouins. *The Evolution of a Revolt*, trois ans plus tard, ordonne cette expérience dans un langage théorique beaucoup plus achevé.[5, 6]

La chronologie éclaire la formation de sa pensée. Lawrence arrive en Arabie avec ses lectures militaires et une manière de regarder le terrain. Médine, le chemin de fer et les combattants de Fayçal lui fournissent ensuite les problèmes concrets qui sélectionnent, corrigent et réorganisent ces références.



Figure 2: T. E. Lawrence, vers 1918.

3 Une révolte sans Lawrence

3.1 Juin 1916 : l'initiative hachémite

La Révolte commence le 5 juin 1916 autour de Médine, cinq mois avant que Lawrence ne rejoigne Fayçal. Ali et Fayçal cherchent à s'emparer de la ville sainte et surtout de sa gare. L'objectif est logique : Médine commande l'extrémité méridionale du chemin de fer du Hedjaz et abrite une garnison ottomane importante. Mais l'attaque révèle immédiatement le décalage entre les forces disponibles et la tâche choisie. Après trois jours, les assaillants se retirent. Fakhri Pacha dispose d'environ 12 000 hommes à ce moment, de positions préparées, d'artillerie et d'une liaison ferroviaire avec la Syrie.[31, 38]

Ailleurs, les Hachémites obtiennent des succès plus rapides. Hussein proclame publiquement la Révolte à La Mecque le 10 juin ; Djeddah tombe avec l'appui de la Royal Navy ; Taïf est assiégée. Les forces hachémites peuvent mobiliser vite, couper des routes, agir sur plusieurs points et profiter d'un soutien naval sur la côte. Elles sont beaucoup moins aptes à enlever une place forte défendue par des troupes régulières et ravitaillée par rail. En juin 1916, Médine reste un objectif de conquête. L'échec des assauts oblige ensuite les chefs de la Révolte à chercher une autre manière de neutraliser la garnison de Fakhri Pacha.[38]

3.2 Fayçal commandant avant Lawrence

Après l'échec devant Médine, Fayçal prend la tête de l'armée du Nord. Fayçal commande une force dont les effectifs, les fidélités et les moyens changent constamment. Une pièce contemporaine permet de le voir directement au travail. Dans une lettre adressée à son frère Ali le 26 octobre 1916, il répartit les forces entre plusieurs positions, indique quels groupes doivent se déplacer, coordonne son action avec Abdallah et suit simultanément Médine, le chemin de fer et la protection des approches.[8]

Daté d'environ trois jours après sa première rencontre avec Lawrence, le document saisit Fayçal au travail : il dispose d'informations, d'une carte mentale du dispositif familial et tribal et d'une pratique de la coordination. Ses besoins portent alors sur d'autres ressources : il manque d'artillerie, de moyens techniques, de renseignement organisé à grande échelle et d'une liaison efficace avec les ressources britanniques. C'est sur ces déficits que la relation avec Lawrence deviendra utile.

3.3 Yanbu et la dépendance alliée

À la fin de 1916, l'armée du Nord risque d'être ramenée vers la côte. Fakhri Pacha cherche à reprendre Yanbu et à défaire les forces de Fayçal avant qu'elles ne puissent se déplacer vers le nord. Les Ottomans avancent sur les approches de la ville et menacent une force arabe qui ne possède pas les moyens de soutenir seule un combat conventionnel prolongé. La défense change lorsque la Royal Navy se présente au large. Plusieurs bâtiments peuvent battre les approches depuis la mer ; l'appui naval, complété par l'aviation et les renforts, rend une attaque ottomane beaucoup plus coûteuse. Fakhri renonce finalement à pousser l'assaut et se replie vers Médine.[31, 38]

Yanbu donne une première forme au système qui sera ensuite perfectionné. Fayçal fournit la force locale, les réseaux et la présence politique ; la Royal Navy apporte une puissance de feu et une sécurité côtière hors de portée de l'armée du Nord. Cette association sauve la position et révèle en même temps une dépendance qui accompagnera toute la campagne : l'armée de Fayçal accroît fortement ses moyens grâce à la Grande-Bretagne, tandis que son objectif politique reste arabe.

4 Hamra, octobre 1916 : la rencontre

4.1 Le voyage de Lawrence

Lawrence quitte Djeddah le 21 octobre 1916 avec une mission d'observation. Le Caire veut comprendre pourquoi la Révolte piétine autour de Médine et quel fils de Hussein offre le meilleur point d'appui. Avant d'atteindre Fayçal, Lawrence passe par plusieurs camps hachémites. Il observe des forces nombreuses mais irrégulières, la dépendance à l'égard des chefs locaux, le manque d'armes lourdes et la difficulté à maintenir durablement des hommes mobilisés selon des obligations tribales plutôt que militaires. Ses notes de voyage de l'*Arab Bulletin* sont plus utiles ici que la scène très travaillée de *Seven Pillars*. [2, 7]

Vers le 23 octobre, il rejoint le camp de Fayçal à Hamra, dans le Wadi Safra. Fayçal a trente et un ans ; Lawrence, vingt-huit. La description célèbre que Lawrence donnera plus tard de leur première rencontre appartient à la mémoire littéraire de la campagne. Le dossier contemporain établit quelque chose de plus simple et plus solide : Lawrence vient chercher un commandement arabe avec lequel la Grande-Bretagne puisse travailler ; il trouve chez Fayçal une autorité déjà constituée et une armée placée sur l'axe qui peut ouvrir le nord.

4.2 Une alliance de travail

Fayçal possède déjà un projet politique, une autorité et des réseaux. La coopération britannique lui ouvre l'accès à des moyens qu'il ne contrôle pas : flux régulier d'or, armes, explosifs, spécialistes, communications avec Le Caire, renseignement et, plus tard, accès à la puissance navale et aérienne. Lawrence devient un intermédiaire particulièrement efficace parce qu'il comprend assez bien les contraintes du camp arabe pour traduire ses besoins dans l'appareil britannique.[1, 33, 39]

Lawrence dépend tout autant de Fayçal. Son action auprès des tribus passe par l'autorité de Fayçal et par la légitimité hachémite. Son efficacité repose sur la liberté de mouvement que lui accorde Fayçal, sur les hommes que des chefs arabes acceptent de mobiliser et sur une finalité politique qui donne aux opérations une cohérence que le seul sabotage britannique n'aurait pas. Leur alliance repose ainsi sur deux ressources de nature différente, chacune inaccessible à l'autre.

4.3 Une relation de travail qui devient durable

Leur coopération ne repose pas sur une présence constante l'un auprès de l'autre. Lawrence circule entre le camp arabe, Le Caire, les missions britanniques et les groupes engagés dans les raids. Fayçal reste le centre politique et militaire de l'armée du Nord. Cette séparation des fonctions explique une partie de leur efficacité. Lawrence peut transmettre des informations, demander des fonds ou des moyens, accompagner une opération et revenir rendre compte ; Fayçal peut décider quelles tribus engager, préserver les équilibres entre chefs et maintenir le lien avec Hussein, Abdallah, Ali et les nationalistes syriens.[1, 2, 7]

La confiance se construit dans cette pratique. Lawrence obtient une liberté de mouvement inhabituelle et un accès direct à Fayçal. Fayçal accepte ses conseils sans lui céder le commandement. Les *Twenty-Seven Articles* formuleront plus tard la règle que Lawrence tire de cette expérience : mieux vaut que les Arabes accomplissent eux-mêmes une tâche imparfaitement que de la voir exécutée parfaitement par les Britanniques. Cette règle correspond aussi à un fait politique : une victoire obtenue par une force entièrement substituée à celle de Fayçal aurait eu beaucoup moins de valeur pour le projet arabe.[6]

Les sources sont beaucoup plus abondantes du côté de Lawrence que du côté de Fayçal. Elles permettent d'établir une proximité, une estime et une loyauté politique durables, mais elles invitent à la prudence sur le vocabulaire de l'amitié intime. Ce que l'on peut suivre sans spéculer est leur fidélité réciproque dans les moments difficiles : Lawrence défend les revendications de Fayçal à Paris et publiquement en 1919 ; Fayçal continue de l'accepter comme conseiller alors même que les engagements britanniques et français deviennent un problème central. Leur relation survit donc à la transformation du problème militaire en conflit diplomatique.[1, 18]



Figure 3: Lawrence et Fayçal ensemble, vers 1918, entourés d'officiers alliés. La photographie restitue aussi le cadre dans lequel leur coopération prend sa pleine portée : une force arabe insérée dans une coalition disposant de moyens navals, logistiques et militaires très supérieurs aux siens.

5 Médine : de l'échec à la guerre des communications

5.1 Pourquoi Médine résiste

Médine est reliée à Damas par près de 1 300 kilomètres de voie ferrée. La ligne transporte soldats, munitions, vivres et eau vers des positions qui seraient autrement difficiles à soutenir à travers le désert. La ville elle-même est fortifiée et commandée par Fakhri Pacha, qui refuse de l'abandonner. La résistance de Médine tient autant à ses fortifications qu'au système qui alimente la garnison.[31, 32, 38]

En juin 1916, cette conclusion n'est pas encore une doctrine. Les Hachémites essaient réellement de prendre Médine. L'échec change progressivement la question. Si la ville ne peut être enlevée à un coût acceptable, peut-on empêcher sa garnison d'être utile ailleurs ? Si le chemin de fer doit rester ouvert, combien d'hommes l'Empire doit-il affecter aux stations, ponts, tunnels, points d'eau, trains et équipes de réparation ?

5.2 Mars 1917 : la doctrine en train de se former

Une lettre de Lawrence à C. E. Wilson, datée du 9 mars 1917, permet d'observer le raisonnement avant sa reconstruction littéraire. Lawrence y discute des locomotives, des trains de ravitaillement et des installations d'eau.[9] Le but n'est pas nécessairement de couper la ligne une fois pour toutes. Une destruction totale pourrait pousser les Ottomans à évacuer Médine

et libérer des troupes. Des attaques répétées, réparables mais coûteuses, peuvent au contraire maintenir la garnison tout en augmentant le prix de son entretien.

Cette logique exploite une asymétrie simple. Le défenseur doit rendre praticable un réseau continu ; l'attaquant choisit le lieu et le moment où il frappe. Une petite équipe munie d'explosifs peut endommager quelques mètres de voie ou un ouvrage ; l'Empire doit surveiller des centaines de kilomètres et être capable d'intervenir partout. Les travaux archéologiques sur les défenses du chemin de fer montrent que les Ottomans adaptent effectivement leur dispositif, notamment en multipliant et en renforçant les positions de protection.[32]

5.3 Du raid traditionnel à la guerre contre un réseau moderne

Le raid mobile possède une histoire bien antérieure à Lawrence. Les sociétés bédouines connaissent depuis longtemps le *ghazw*, expédition rapide destinée à surprendre un adversaire, saisir des biens ou des animaux et se retirer avant une réponse supérieure. La mobilité chamelière, la connaissance des points d'eau, le renseignement fourni par les réseaux locaux et l'autonomie des petits groupes appartiennent à une tradition bien antérieure à 1916.[32]

La nouveauté tient à l'objet et à l'échelle. Les mêmes qualités sont appliquées à une infrastructure industrielle dont dépend une armée moderne. Les explosifs permettent de transformer un raid en attaque de réseau ; le renseignement britannique aide à choisir les cibles ; l'or britannique soutient les mobilisations ; la valeur stratégique des actions dépend de leur articulation avec une guerre beaucoup plus vaste. Lawrence contribue surtout à conceptualiser ce mécanisme et à le relier aux objectifs alliés. Les combattants arabes fournissent une partie des savoir-faire qui le rendent possible.

6 Wejh : organiser une autre manière de combattre

6.1 Déplacer le centre de gravité vers le nord

Au début de janvier 1917, Fayçal quitte Yanbu et remonte la côte de la mer Rouge vers Wejh avec plusieurs milliers d'hommes et un important train de chameaux. Le mouvement dépend du ravitaillement maritime. La Royal Navy devance finalement la colonne et participe à l'attaque du port, qui tombe le 25 janvier. L'opération confirme la division du travail déjà entrevue à Yanbu : la flotte peut transporter, ravitailler et fournir un appui que l'armée du Nord ne possède pas ; Fayçal apporte la force qui peut ensuite utiliser durablement le nouvel espace.[31, 38]

Wejh modifie la géographie de la Révolte. Médine reste au sud, mais l'armée de Fayçal n'est plus fixée par elle. Depuis la nouvelle base, le chemin de fer peut être approché sur une plus grande longueur, les contacts avec les tribus du nord deviennent plus faciles et la Syrie entre dans le rayon d'action de la campagne. Stewart Newcombe, officier du génie et du renseignement, et Herbert Garland, spécialiste des explosifs, participent à la guerre ferroviaire ; Lawrence n'en détient pas le monopole. C'est également depuis Wejh que les relations avec les Howeitat prennent l'importance qui conduira à Aqaba.[33, 39]

6.2 Commander sans disposer d'une armée homogène

À Wejh, Fayçal commande des contingents qui ne répondent pas tous aux mêmes règles. Les forces tribales viennent avec leurs chefs et conservent une forte autonomie ; les réguliers formés autour de Jaafar al-Askari, ancien officier de l'armée ottomane devenu l'un des principaux commandants réguliers arabes et futur Premier ministre d'Irak, attendent une organisation plus stable ; les missions britannique et française disposent de moyens techniques et financiers mais ne peuvent se substituer sans coût politique au commandement arabe. Fayçal maintient

ces éléments dans le même dispositif en leur donnant des fonctions différentes plutôt qu'en cherchant à les uniformiser.[1, 4]

Auda Abu Tayi, grand chef des Howeitat dont le ralliement donne à la Révolte un puissant relais tribal vers le nord, illustre ce mode de commandement. Son ralliement n'est pas celui d'un officier entrant dans une hiérarchie. Il engage un chef et une partie des Howeitat dans une campagne dont les objectifs peuvent coïncider avec les leurs. Jaafar représente presque l'autre extrême : ancien officier ottoman, il organise les réguliers et apporte une compétence d'état-major. Fayçal conserve l'autorité politique au-dessus de ces formes d'engagement différentes. Lawrence, Joyce, Newcombe et la mission française travaillent dans ce cadre au lieu d'en constituer le centre.[1, 11, 19]

Les *Twenty-Seven Articles*, publiés en août 1917, codifient une partie de ce que Lawrence apprend dans ce système. Il insiste sur la connaissance des hommes, l'influence indirecte et la nécessité de laisser les Arabes accomplir eux-mêmes les tâches. Le texte témoigne d'une pratique déjà observée : l'efficacité du conseiller dépend de sa capacité à agir sans déposséder le partenaire qu'il conseille.[6]

7 Une alliance traversée par des engagements incompatibles

7.1 Hussein-McMahon, Sykes-Picot, Balfour

La coopération militaire se développe dans un cadre diplomatique que ses participants ne contrôlent pas. Entre 1915 et janvier 1916, Hussein et McMahon échangent sur les conditions d'un soulèvement et sur l'indépendance arabe. Les formulations territoriales sont suffisamment ambiguës pour nourrir ensuite des interprétations opposées. En mai 1916, Londres et Paris concluent secrètement l'accord Sykes-Picot, qui répartit zones de contrôle direct et d'influence dans une partie des territoires arabes de l'Empire ottoman. En novembre 1917, la déclaration Balfour ajoute une autre promesse concernant la Palestine.[14–16]

La chronologie reste incertaine sur un point : la date à laquelle Fayçal connaît exactement les termes de Sykes-Picot. Lawrence a connaissance des contradictions britanniques plus tôt que la plupart de ses partenaires arabes. Jeremy Wilson estime qu'il expose les termes de Sykes-Picot à Fayçal à Wejh ; la preuve d'une révélation complète dès février 1917 reste discutée. Ce qui est mieux établi est qu'au printemps 1917, lors de la visite de Mark Sykes à Wejh, l'avenir de la Syrie et les arrangements franco-britanniques sont explicitement dans la conversation. La publication bolchevique de l'accord à la fin de l'année enlève ensuite toute possibilité de maintenir le secret.[2, 15]

7.2 L'alliance à l'épreuve des engagements britanniques

Au printemps 1917, la contradiction n'est plus théorique dans le camp de Fayçal. Les discussions avec Mark Sykes à Wejh portent explicitement sur la Syrie et sur les arrangements franco-britanniques. Le journal de Fayez al-Ghussein montre que l'entourage de Fayçal comprend alors qu'une victoire alliée peut déboucher sur une présence française incompatible avec l'indépendance espérée. La chronologie exacte d'une révélation complète de Sykes-Picot par Lawrence reste moins sûre ; il est préférable de parler d'une connaissance progressive, devenue politiquement explicite au plus tard au printemps 1917.[2, 12, 15]

Pour Lawrence, la difficulté est concrète. Il sert un gouvernement qui finance et arme la Révolte tout en sachant que les objectifs de ce gouvernement ne coïncident pas entièrement avec ceux de Fayçal. Pour Fayçal, l'aide britannique reste indispensable au moment même où sa valeur politique devient plus incertaine. Leur coopération ne s'interrompt pas. Elle change de fonction : la progression vers le nord sert désormais aussi à renforcer la position

arabe avant la négociation finale. Aqaba, puis Damas, valent pour ce qu'elles permettent militairement et pour ce qu'elles permettent de revendiquer.

8 Aqaba : changer d'échelle

8.1 L'expédition

L'expédition qui aboutit à Aqaba commence en mai 1917 avec un groupe réduit. Lawrence et le chérif Nasir quittent Wejh vers l'intérieur au lieu de longer la côte. Le détour paraît disproportionné si l'on ne considère que la distance ; il répond à la géographie de la place. Aqaba est protégée contre une attaque venue de la mer et reliée à l'intérieur par une série de postes ottomans. La prendre suppose d'abord de retourner la géographie défensive en arrivant par le désert.[2, 11]

Le petit groupe initial n'est pas l'armée qui atteint finalement Aqaba. L'expédition recrute en route. Le ralliement d'Auda Abu Tayi et de sections Howeitat fournit des combattants, une connaissance du terrain et une autorité locale que Lawrence ne possède pas. Avant de marcher sur le port, la force frappe des positions et des communications ottomanes, notamment autour d'Abu al-Lissan. Les combats ouvrent la route vers le sud et désorganisent un dispositif conçu surtout pour protéger Aqaba d'une menace côtière.[11, 31]

Le 6 juillet, Aqaba tombe. La disproportion entre le groupe parti de Wejh et la portée du résultat explique une grande partie de la légende ultérieure, mais elle ne doit pas masquer le mécanisme réel : recrutement en marche, coopération avec des chefs locaux, surprise opérative et attaque par l'axe le moins attendu. Lawrence joue un rôle important dans la conception, la liaison et l'exécution ; Auda et les Howeitat rendent l'opération possible sur le terrain ; Fayçal lui donne sa place dans une campagne plus large et peut ensuite exploiter politiquement et militairement le port.

8.2 Auda, Fayçal et Lawrence

Auda est essentiel parce qu'il transforme une idée opérationnelle en force locale crédible. Fayçal reste l'autorité politique sous laquelle l'opération prend sens. Lawrence assure la liaison, participe à la planification et prend des risques personnels considérables, mais son rôle s'insère dans ce système. L'épisode montre de façon particulièrement nette pourquoi l'analyse par un héros unique échoue : aucune des trois ressources, légitimité de Fayçal, réseau tribal d'Auda, intermédiation de Lawrence, ne suffit isolément.

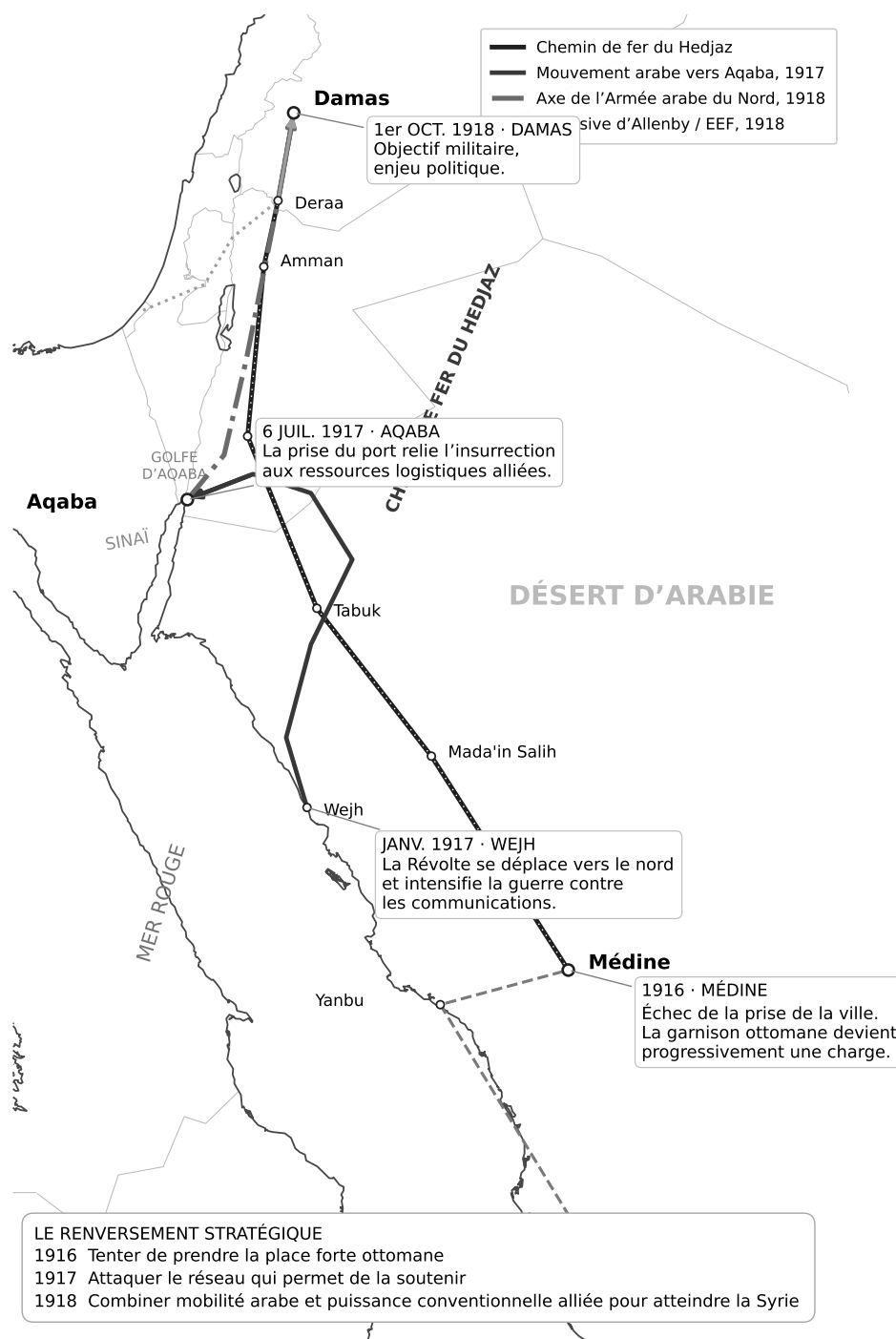
8.3 Aqaba, base d'une guerre nouvelle

Après la prise d'Aqaba, Lawrence traverse le Sinaï pour annoncer la nouvelle au commandement britannique. Le port devient une base par laquelle peuvent arriver ravitaillement, armes, véhicules, spécialistes et communications. La force de Fayçal se rapproche en même temps du théâtre principal d'Allenby. L'insurrection du Hedjaz peut désormais participer plus directement à une campagne vers la Syrie.[11, 39]

LA GÉOGRAPHIE DE LA RÉVOLTE ARABE

1916-1918 | De Médine à Damas

La Révolte devient stratégiquement efficace lorsqu'elle cesse de faire des places fortes ottomanes le problème principal et s'attaque au réseau qui rend leur contrôle possible.



Reconstruction stratégique. Les axes de campagne sont schématisés ; côtes, frontières, villes et principaux nœuds ferroviaires sont géolocalisés.
 Base historique : Arab Bulletin ; rapports de guerre de T. E. Lawrence ; British Library, rapport sur Aqaba ; NZ History ; 1914-1918 Online.

Figure 4: La géographie de la Révolte arabe, 1916–1918. Médine, Wejh et Aqaba correspondent à trois manières successives de poser le problème militaire : prendre une place, attaquer ses communications, puis connecter la force arabe aux ressources alliées et à l'axe syrien.

9 De la guerre irrégulière à une force hybride

9.1 Les réguliers arabes

La force de Fayçal ne reste pas une agrégation de contingents tribaux. Dès la fin de 1916, des officiers et soldats arabes issus de l'armée ottomane, souvent anciens prisonniers de guerre, forment un noyau régulier. Jaafar al-Askari en devient l'une des figures centrales ; Nuri al-Said, officier arabe de l'armée ottomane et futur Premier ministre irakien, sert dans cet appareil. Leur présence apporte des compétences que les contingents irréguliers ne sont pas conçus pour fournir : états-majors, discipline plus stable, emploi de l'artillerie et des mitrailleuses, tenue de positions, organisation d'unités capables de combattre plus longtemps.[4, 19]

Fayçal doit faire coexister ces militaires professionnels avec des chefs dont l'autorité vient d'autres sources. Les premiers peuvent mépriser l'indiscipline tribale ; les seconds n'ont aucune raison d'accepter automatiquement les méthodes d'une armée régulière. La solution n'est pas de fondre tous les combattants dans une même organisation. Les réguliers accomplissent les tâches qui exigent permanence et technicité ; les forces tribales conservent leur mobilité, leur renseignement local et leur autonomie. Cette division du travail élargit progressivement la gamme d'opérations possible.

9.2 Blindés, aviation, artillerie et renseignement

À partir d'Aqaba, l'armée de Fayçal bénéficie davantage de véhicules blindés, d'avions, de pièces d'artillerie, de spécialistes et de moyens de communication alliés. Ces technologies ne remplacent pas la mobilité locale. Elles l'augmentent. Une voiture blindée n'a de valeur que là où le terrain permet son emploi ; un avion de reconnaissance devient plus utile lorsqu'il est combiné à des informations venues du sol ; l'explosif industriel devient stratégique lorsque des groupes mobiles peuvent atteindre le rail.[10, 39]

À partir de 1917, la campagne associe plusieurs formes de guerre. Les contingents irréguliers conservent leur mobilité ; les réguliers arabes tiennent des positions et manient des armes plus lourdes ; Britanniques et Français apportent spécialistes, aviation, blindés et renseignement ; l'ensemble se raccorde progressivement aux opérations d'Allenby. L'originalité vient de leur combinaison dans une même campagne.

9.3 Tafleleh : savoir aussi accepter la bataille

En janvier 1918, les forces arabes opèrent autour de Tafleleh, au sud de la mer Morte. La séquence commence par des actions contre le chemin de fer et les postes ottomans. Des réguliers sous Nuri al-Said, des contingents tribaux, des mitrailleuses et de l'artillerie légère participent aux opérations. Lorsque les Ottomans cherchent à reprendre Tafleleh, la situation ne ressemble plus à celle de Médine en juin 1916 : les Arabes disposent du terrain, d'informations sur l'approche ennemie et d'une combinaison plus solide de réguliers et d'irréguliers.[10, 39]

Fayçal et ses commandants acceptent alors un engagement plus direct. Les forces ottomanes sont battues et se replient. À Tafleleh, l'expérience acquise depuis 1916 conduit les commandants arabes à livrer bataille dans des conditions qu'ils ont en partie choisies. Une force faible évite l'affrontement lorsque celui-ci rend à l'adversaire ses avantages de masse, d'artillerie et d'organisation ; elle peut l'accepter lorsque le terrain, l'information, la surprise et la combinaison des forces ont déjà modifié le rapport local.

Tableau 1: Tactiques pour défier une puissance supérieure

Mécanisme	Héritage ou précédent	Application 1916–1918	Condition / limite
Refuser la concentration adverse	Raid mobile, guerre de désert	Dispersion et choix du lieu d'action	Espace, mobilité, renseignement local
Étendre le coût de protection	Guerre des communications	Rail, stations, ponts, points d'eau	Réseau long et vulnérable
Fixer plutôt que détruire	Économie des forces	Médine maintenue comme charge ottomane	Ne vaut que si la fixation coûte plus à l'ennemi
Commander indirectement	Coalition tribale, liaison	Autonomie des chefs sous direction politique de Fayçal	Légitimité et confiance indispensables
Brancher la force faible sur un allié	Auxiliaires et coalitions anciennes	Or, Navy, aviation, blindés, Allenby	Risque de dépendance politique
Combiner irréguliers et réguliers	Précédents multiples	Tribus, Jaafar, artillerie, raids, EEF	Coordination sans homogénéisation forcée
Créer un fait territorial	Guerre et diplomatie	Aqaba, Damas, Transjordanie,	Le contrôle militaire ne garantit pas la reconnaissance

10 Unir sans homogénéiser

10.1 Une coalition de tribus, d'officiers et de réseaux syriens

Le vocabulaire de la Révolte peut donner rétrospectivement l'impression d'un acteur national déjà constitué. En réalité, Fayçal travaille avec des appartenances qui se recouvrent sans se confondre : Hachémites du Hedjaz, tribus aux intérêts locaux, officiers arabes de l'armée ottomane, militants nationalistes, notables urbains et, à mesure que la campagne progresse, populations de Transjordanie et de Syrie.[1, 28, 29]

La construction politique consiste moins à effacer ces appartenances qu'à les rendre compatibles avec une entreprise commune. L'autorité hachémite fournit un point de ralliement. L'argent et les prises soutiennent les mobilisations tribales. Les officiers réguliers donnent une forme militaire plus durable. Le projet syrien attire des nationalistes et des notables qui n'auraient pas combattu pour une simple révolte du Hedjaz.

10.2 Les instruments de Fayçal

Fayçal dispose de peu d'instruments coercitifs au sens étatique. Il ne peut ni conscrire uniformément, ni payer avec régularité une armée nationale, ni remplacer l'autorité des chefs locaux. Son commandement repose donc sur la capacité à maintenir des intérêts différents dans la même campagne. L'argent britannique compte : il permet de financer des contingents et de soutenir des alliances. Mais l'argent n'achète pas seul la durée. Fayçal distribue aussi reconnaissance, accès, responsabilité et perspective politique.[1, 4]

Le ralliement des Howeitat autour d'Auda illustre le premier registre. Leur participation ouvre un espace où la Révolte ne disposait pas auparavant de la même profondeur locale. Fayçal ne transforme pas Auda en subordonné bureaucratique ; il l'intègre à une entreprise dont le succès peut servir à la fois le prestige du chef, les intérêts de sa tribu et l'avance hachémite. Avec Jaafar al-Askari et les officiers arabes, le mécanisme est différent. Fayçal leur offre la possibilité de convertir leur expérience ottomane en service d'une armée arabe et leur laisse une place réelle dans son commandement.[1, 11, 19]

Le troisième registre est syrien. Les contacts noués en 1915 puis entretenus pendant la guerre permettent à Fayçal de présenter la progression de l’armée du Nord comme autre chose qu’une expansion hachémite hors du Hedjaz. À mesure que la campagne approche de Damas, officiers, nationalistes et notables peuvent y voir le support d’un pouvoir arabe à venir. Le rapport américain de mars 1918 rappelle que Fayçal était déjà en 1915 en communication constante avec des dirigeants arabes de Damas et avec des chefs de Syrie, de Transjordanie et du Hauran qui promettaient leur soutien à une révolte hachémite.[17]

Ces trois modes d’agrégation n’effacent pas les différences. Ils leur donnent une raison temporaire de converger. C’est la compétence politique la plus difficile à attribuer correctement à Fayçal : il ne fabrique pas l’unité par homogénéisation ; il rend compatibles, pendant un temps, des loyautés qui restent distinctes.

10.3 Une coalition qui reste fragile

Les mêmes caractéristiques qui rendent la coalition adaptable limitent sa durabilité. Les engagements tribaux peuvent se défaire ; les rivalités locales demeurent ; les élites syriennes n’acceptent pas toutes la prééminence hachémite ; les Français soutiennent d’autres acteurs ; les Britanniques poursuivent leurs propres objectifs. Fayçal sait maintenir ensemble des hommes dont les loyautés, les intérêts et les formes d’organisation diffèrent. À mesure que le territoire s’étend, il lui faut aussi lever des recettes, administrer des villes, entretenir une armée et arbitrer des conflits durables.

Tableau 2: Tactiques de coalition observées autour de Fayçal

Instrument	Fonction	Fragilité
Légitimité hachémite	Fournir un centre reconnu à une coalition disparate	Ne suffit pas aux nationalistes ou aux populations non liées au Hedjaz
Autonomie des composantes	Permettre aux tribus et chefs de participer sans perdre leur position	Rend le commandement moins prévisible
Distribution de ressources	Soutenir la mobilisation et les alliances	Dépendance aux financements britanniques
Officiers et réguliers arabes	Donner permanence, expertise et administration	Tensions possibles avec les logiques tribales
Objectif syrien	Élargir la cause au-delà du Hedjaz	Entre en collision avec les projets français et certaines autonomies locales
Victoires et institutions	Donner une expérience concrète d’action commune	Le fait accompli reste vulnérable sans reconnaissance extérieure

11 Deraa et Damas : la campagne devient une bataille pour la position politique

11.1 L’intégration à l’offensive d’Allenby

En 1918, la valeur militaire de l’Arab Northern Army se mesure de plus en plus à sa relation avec l’offensive principale d’Allenby. Les forces arabes opèrent sur les communications, menacent Ma’an et Amman, puis se concentrent davantage autour du nœud de Deraa. Lorsque l’EEF lance l’offensive de Megiddo en septembre, la destruction des voies et des communications au nord et au sud de Deraa complique la retraite ottomane.[10, 31, 40]

La campagne illustre alors un partage des fonctions. Allenby possède la masse capable de rompre le front. Les forces de Fayçal exploitent un espace plus vaste, perturbent les communications, attirent des ralliements et accélèrent la désorganisation. En septembre 1918,

les deux composantes de l'offensive remplissent des fonctions distinctes. Allenby rompt le front ottoman en Palestine avec la masse de l'Egyptian Expeditionary Force. À l'est, les forces de Fayçal frappent les communications autour de Deraa, gênent la retraite et recueillent de nouveaux ralliements à mesure que l'armée ottomane se désagrège. La chute de la Syrie résulte de leur convergence.

11.2 Damas comme objectif militaire et politique

Après Megiddo, l'effondrement ottoman transforme l'avance vers Damas en course. Les forces arabes agissent sur le flanc oriental de la retraite, frappent les communications autour de Deraa et convergent vers la capitale tandis que les unités de l'Egyptian Expeditionary Force remontent par l'ouest. La question souvent posée de savoir qui entre « le premier » dans Damas réduit mal la situation : plusieurs colonnes arrivent dans une ville dont l'appareil ottoman se défait, et l'enjeu décisif devient presque immédiatement celui de l'autorité qui y sera reconnue.[20, 40]

Allenby permet à Fayçal d'occuper et d'administrer Damas dans le cadre des arrangements alliés, sans lui promettre que le règlement final consacrera cette autorité. Les partisans de la cause arabe cherchent donc à installer rapidement une administration et à donner à la présence militaire une conséquence politique. Aqaba avait créé une base ; les opérations de 1917-1918 avaient étendu les réseaux et l'armée ; Damas fournit enfin une capitale.[20]

Pour Fayçal, un gouvernement arabe installé avant la conférence de paix peut prétendre parler depuis un territoire administré plutôt que depuis une simple promesse de guerre. Pour les Britanniques et les Français, cette présence reste subordonnée aux décisions interalliées. Les deux lectures coexistent dès octobre 1918.

12 Damas : l'élargissement du possible

12.1 De la révolte du Hedjaz à un gouvernement syrien

À Damas, la coalition doit accomplir en quelques semaines une transformation pour laquelle la guerre l'a peu préparée. La nouvelle autorité doit nommer des responsables, assurer l'ordre, lever et dépenser des ressources, administrer des villes et gouverner des populations dont une grande partie n'a pas participé à la Révolte. Fayçal s'appuie sur les officiers arabes, les réseaux nationalistes et les notables urbains ; l'administration issue de la conquête cherche à étendre son autorité de Damas vers Homs, Hama et Alep.[1, 20, 28]

Cette construction révèle immédiatement les tensions de la coalition. Les anciens officiers ottomans apportent des compétences administratives et militaires ; les militants d'al-Fatat veulent donner un contenu national au nouveau pouvoir ; les notables cherchent à préserver leur influence ; les Britanniques encadrent encore une partie du dispositif militaire ; la France conteste l'extension d'une autorité arabe dans la zone qu'elle revendique. Le gouvernement de Fayçal possède donc une réalité institutionnelle, mais il dépend d'un environnement international qu'il ne contrôle pas.[20, 28]

C'est aussi le premier test du passage de la coalition à l'État. Pendant la guerre, la souplesse des engagements était un avantage. À Damas, l'administration exige des décisions durables et une autorité reconnue sur des acteurs qui ne peuvent plus simplement choisir leur degré de participation. Le problème de l'unité change de nature.

12.2 Les rêves de Fayçal et de Lawrence ne sont pas identiques

Damas élargit brutalement ce que Fayçal peut raisonnablement espérer. En 1915, il transportait entre Damas et son père le programme d'un groupe de conspirateurs et d'officiers.

Trois ans plus tard, il dispose d'une armée, d'une capitale et d'une administration. Lorsqu'il s'adresse ensuite aux vainqueurs, sa revendication porte sur l'indépendance des peuples arabophones d'Asie et sur un pouvoir arabe capable de choisir lui-même la forme d'une éventuelle assistance étrangère.[21]

Lawrence partage une part importante de cet objectif, surtout la volonté de donner un contenu politique réel à la contribution arabe à la victoire. Son engagement est cependant celui d'un Britannique qui cherche à infléchir la politique de son propre pays, non celui d'un prétendant hachémite appelé à gouverner. Cette différence devient plus visible après Damas. Fayçal doit décider quelles concessions territoriales ou internationales il peut accepter pour sauver un État. Lawrence peut plaider, traduire, écrire et utiliser sa notoriété ; il ne supporte pas le même coût politique des compromis.[1, 18]

Leur proximité n'abolit donc pas la différence de leurs trajectoires. Ils peuvent défendre ensemble la position arabe à Paris tout en ayant des responsabilités, des risques et des avenir distincts.

13 Paris : une autre distribution de la puissance

13.1 Fayçal devant les vainqueurs

À Paris, Fayçal change encore de registre. Le 6 février 1919, devant le Council of Ten, il présente lui-même la revendication arabe. Il demande que les peuples arabophones d'Asie, depuis une ligne Alexandretta-Diârbekir vers le sud, puissent être reconnus comme indépendants et insiste sur la diversité des situations locales. Il n'exige pas que chaque territoire soit administré immédiatement de la même manière ; il cherche à faire reconnaître le principe politique à partir duquel les arrangements ultérieurs devraient être négociés.[21]

Sa position est plus souple que ne le laisserait penser une simple revendication maximaliste. Fayçal sait que l'État qu'il souhaite ne dispose ni des cadres ni des ressources d'une grande puissance. Il accepte l'idée d'une assistance étrangère si elle ne se transforme pas en souveraineté imposée. Cette distinction structure ses négociations de 1919 et du début de 1920. Elle permet aussi de comprendre pourquoi il peut parler avec les Britanniques, les Français et les représentants sionistes sans considérer ces discussions comme équivalentes à un abandon de l'indépendance.[1, 22]

13.2 Fayçal-Weizmann : négociateur plusieurs dossiers à la fois

Le 3 janvier 1919, Fayçal signe avec Chaim Weizmann un accord qui envisage une coopération entre le mouvement arabe et le mouvement sioniste et reprend des éléments favorables au foyer national juif en Palestine. Le document a souvent été utilisé comme preuve d'une acceptation arabe générale du projet sioniste. La réserve manuscrite ajoutée par Fayçal en limite pourtant clairement la portée : son engagement dépend de l'obtention de l'indépendance arabe demandée ; si ces conditions ne sont pas satisfaites, il ne se considère pas lié.[22]

L'épisode renseigne surtout sur sa méthode. Fayçal cherche des soutiens, accepte des compromis et lie les concessions qu'il consent à la réalisation de son objectif principal. Cette diplomatie transactionnelle est cohérente avec sa conduite pendant la guerre. Elle fonctionne moins bien parce qu'il ne contrôle pas l'exécution des engagements auxquels il conditionne ses propres concessions.

13.3 King-Crane et la question de la légitimité

La commission américaine King-Crane recueille en 1919 des pétitions et témoignages dans les anciennes provinces ottomanes. Une forte proportion des pétitions syriennes demande

l'indépendance et le programme du Congrès syrien soutient Fayçal à la tête d'un État syrien.[23] Les résultats donnent à Fayçal un argument sérieux contre l'idée selon laquelle son gouvernement ne représenterait qu'une aventure hachémitte importée du Hedjaz.

Les procédures de mobilisation des pétitions, les pressions locales et la diversité des préférences, documentées par la commission elle-même, interdisent de lire ces résultats comme un référendum moderne. Ils établissent néanmoins un point solide : le projet d'indépendance et la personne de Fayçal disposent en 1919 d'un soutien politique réel en Syrie, sans que ce soutien soit uniforme ni suffisant pour neutraliser la puissance française.

14 Le royaume syrien et la fermeture des possibles

14.1 Le retrait britannique

À l'automne 1919, le retrait des forces britanniques de certaines zones syriennes modifie brutalement la position de Fayçal. Pendant la guerre, l'alliance avec Londres avait fourni argent, protection, armes et accès à Allenby. Après l'armistice, Londres veut réduire ses engagements et parvenir à un arrangement avec Paris. Les forces françaises remplacent progressivement les Britanniques dans des secteurs décisifs.[24]

Fayçal conserve une légitimité locale et une administration à Damas. Le départ britannique le prive cependant de la protection militaire qui avait accompagné son expansion. La France peut désormais exercer directement une pression que Londres contenait encore pendant la guerre.

14.2 Le compromis avec Clemenceau

Le 6 janvier 1920, Fayçal et Clemenceau arrêtent un compromis provisoire. Le texte reconnaît le principe d'un État syrien et fait de Damas sa capitale, mais prévoit une assistance française très étendue : conseillers et instructeurs, rôle dans les administrations civiles et militaires, organisation financière, représentation extérieure et priorité économique. Fayçal accepte aussi l'indépendance du Liban sous protection française. Il obtient que le mot de mandat ne structure pas l'accord et que l'indépendance syrienne soit affirmée, mais la France conserve les instruments qui peuvent limiter fortement cette indépendance.[1, 34]

Fayçal accepte ce texte parce que ses alternatives se réduisent. Les Britanniques se retirent de Syrie et ne sont pas disposés à affronter Paris pour préserver son gouvernement. Un accord avec Clemenceau peut encore sauver un État arabe à Damas, quitte à payer une dépendance française importante. À son retour, cette marge de compromis se heurte cependant à une politique syrienne plus exigeante. Les nationalistes qui ont fait de Fayçal le symbole de l'indépendance acceptent difficilement qu'il revienne de Paris avec une tutelle étrangère, même formulée comme assistance.

14.3 Mars-juillet 1920 : royaume, San Remo, Maysalun

Le 8 mars 1920, le Congrès syrien proclame l'indépendance et Fayçal roi d'une Syrie dont les frontières revendiquées dépassent largement la zone que la France est prête à lui laisser. Le compromis de janvier devient politiquement presque impossible à appliquer. Quelques semaines plus tard, San Remo attribue à la France le mandat sur la Syrie et le Liban. Le gouvernement de Damas se retrouve face à une décision internationale soutenue par une puissance militaire présente sur la côte et au Liban, tandis que Londres ne lui offre plus de garantie.[1, 26, 28]

En juillet, le haut-commissaire Henri Gouraud adresse un ultimatum. Fayçal tente d'éviter une guerre dont il connaît le rapport de forces et accepte finalement l'essentiel des exigences

françaises. Mais l'autorité du roi sur le mouvement national n'est plus suffisante pour imposer une capitulation sans combat. Son ministre de la Guerre, Yusuf al-Azma, rassemble des réguliers, des volontaires et des contingents disparates à Maysalun, sur la route de Beyrouth à Damas.[1, 28]

Le 24 juillet, l'Armée du Levant attaque avec une supériorité nette en effectifs, artillerie, blindés et aviation. Les estimations varient pour les forces syriennes, mais elles restent très inférieures et mal équipées face à environ douze mille hommes engagés du côté français dans la campagne. La bataille est brève. Al-Azma est tué ; la position syrienne est rompue ; les Français entrent à Damas peu après. Le royaume disparaît.[1, 28]

Maysalun éclaire rétrospectivement la campagne de 1916-1918. Devant Médine, l'échec avait pu être converti en stratégie parce que la Révolte pouvait abandonner la prise de la forteresse, se déplacer, attaquer un réseau et compter sur un allié conventionnel. En juillet 1920, le gouvernement syrien ne peut pas abandonner Damas sans abandonner l'État qu'il prétend incarner. Il ne dispose plus d'un allié britannique prêt à fournir la puissance conventionnelle manquante. La mobilité et la dispersion, qui avaient donné de la valeur à la faiblesse pendant la guerre, ne résolvent pas le problème d'un gouvernement obligé de défendre son territoire et sa capitale.

14.4 Mossoul et le pétrole dans le règlement postottoman

Le pétrole appartient à cette histoire, mais son poids change avec le temps et les espaces. Avant la Révolte, la Turkish Petroleum Company réunit déjà des intérêts britanniques, anglo-néerlandais et allemands autour des perspectives pétrolières mésopotamiennes. La guerre accroît fortement l'importance stratégique accordée au pétrole et la question de Mossoul devient l'un des dossiers du règlement territorial.[25, 36, 37]

À San Remo, l'arrangement pétrolier franco-britannique prévoit notamment une participation française de 25 pour cent dans les intérêts mésopotamiens issus de la TPC et traite des conditions de transport du pétrole. Les États-Unis contestent ensuite les dispositifs qu'ils considèrent comme exclusifs et défendent le principe de l'Open Door.[25]

Après la guerre, la négociation de Mossoul associe directement territoire, mandat, infrastructures et accès aux ressources. Elle prolonge les rivalités impériales de 1916 dans un contexte où le pétrole a pris une importance stratégique beaucoup plus grande. Pour Fayçal, l'effet décisif est institutionnel : le sort de territoires qu'il revendique se décide dans des enceintes où les puissances européennes disposent d'instruments qu'il ne possède pas.

15 Deux trajectoires après la Syrie

15.1 Fayçal en Irak

La perte de Damas ne met pas fin à la carrière de Fayçal. La révolte irakienne de 1920 convainc Londres que l'administration directe est coûteuse et politiquement fragile. À la conférence du Caire de 1921, les Britanniques soutiennent la candidature de Fayçal au trône d'Irak. Son installation ne signifie pas qu'il retrouve simplement en Mésopotamie le projet perdu en Syrie. Il entre dans un État en construction, composé des anciennes provinces de Bassora, Bagdad et Mossoul, traversé par des différences confessionnelles, tribales, urbaines et régionales profondes.[1, 34]

L'Irak devient ainsi un second test de sa méthode politique. Fayçal doit cette fois transformer la coalition en institutions durables : administration, armée, système scolaire, relations avec les tribus et compromis avec les élites urbaines. Il dépend de la Grande-Bretagne pour la sécurité et pour une partie de l'architecture internationale du royaume, mais cherche progressivement à élargir sa marge d'action. Sa légitimité hachémite et son prestige de la Révolte lui

donnent une position nationale que ne possèdent pas les administrateurs britanniques ; ils ne suffisent toutefois pas à effacer les fractures du nouvel État.[1]

Son règne montre ce que la Syrie n'avait pas eu le temps de tester. Fayçal sait composer avec une puissance tutélaire, intégrer des élites différentes et utiliser l'État pour produire davantage d'unité qu'il n'en existait au départ. Les tensions restent fortes et l'indépendance demeure longtemps négociée, mais l'Irak est admis à la Société des Nations le 3 octobre 1932. Fayçal meurt à Berne le 8 septembre 1933, à quarante-huit ans, moins d'un an après cette reconnaissance formelle.[1, 4, 27]

15.2 Lawrence après la campagne

Lawrence accompagne Fayçal à Paris et utilise sa notoriété croissante pour défendre une solution plus favorable aux Hachémites. Il travaille ensuite brièvement avec Winston Churchill au Colonial Office sur le règlement du Moyen-Orient. Dans le même temps, Lowell Thomas transforme ses conférences illustrées en phénomène public et contribue puissamment à créer « Lawrence d'Arabie ».[2, 41]

Lawrence entretient avec cette célébrité une relation contradictoire. Il travaille à *Seven Pillars of Wisdom*, perd un premier manuscrit à la gare de Reading, réécrit l'ouvrage et en fait circuler une édition de souscripteurs en 1926. Il cherche parallèlement l'anonymat dans la RAF sous le nom de Ross puis dans le Tank Corps sous celui de Shaw.[2, 43]

La distance entre l'homme et le personnage public devient une partie de son histoire. Ses écrits sont indispensables pour comprendre la campagne, mais leur qualité littéraire et leur travail de mémoire ont aussi fixé une version dans laquelle sa propre conscience occupe un espace disproportionné. Sa correspondance permet parfois de corriger cette image ; en 1927, il rappelle par exemple que Lowell Thomas ne l'a accompagné dans aucune opération et n'a passé que quelques jours avec lui à Aqaba.[42]

Lawrence quitte la RAF en février 1935. Le 13 mai, il est victime d'un accident de moto près de Clouds Hill, dans le Dorset. Il meurt le 19 mai 1935 à l'hôpital militaire de Bovington Camp, à quarante-six ans. Fayçal est mort moins de deux ans auparavant. Leur coopération, qui n'avait duré que quelques années, est déjà devenue un récit beaucoup plus simple que l'histoire réelle.

16 Une innovation par combinaison

Le raid, le harcèlement des communications, l'alliance tribale, l'emploi d'auxiliaires et le sabotage ont des histoires anciennes. Lawrence lui-même inscrit sa réflexion dans une culture militaire plus vaste ; Fayçal travaille avec des pratiques de coalition et des formes de légitimité qui précèdent la guerre. Leur apport apparaît surtout dans les combinaisons rendues possibles par le contexte de 1916–1918.

Tableau 3: Héritages, adaptations et apports de la campagne Lawrence-Fayçal

Domaine	Héritage	Transformation pendant la Révolte	Apport identifiable
Raid	<i>Ghazw</i> , mobilité du désert	Explosifs, objectifs ferroviaires, coordination avec renseignement	Raid local converti en pression systématique sur une infrastructure industrielle
Commandement	Autonomie des chefs et alliances personnelles	Liaison britannique respectueuse du commandement arabe	Influence sans substitution, codifiée par Lawrence mais pratiquée dans un système dirigé par Fayçal
Coalition	Légitimité hachémite, alliances tribales	Intégration d'officiers, nationalistes et réguliers	Élargissement progressif d'une révolte dynastique en entreprise politique arabe
Technologie	Armées industrielles alliées	Aviation, blindés, artillerie et communications au service d'une force mobile	Connexion d'une force irrégulière à des capacités industrielles sans complète absorption organisationnelle
Stratégie	Guerre des communications, économie des forces	Maintien calculé de Médine et pression sélective sur le rail	Compréhension explicite du coût de protection d'un réseau et de la valeur de la dispersion ennemie
Politique	Fait accompli territorial	Aqaba puis Damas comme actifs de négociation	Articulation consciente entre progression militaire et revendication de souveraineté

Leur originalité tient à la combinaison. Les raids tribaux sont reliés aux explosifs et au renseignement modernes ; les officiers arabes réguliers combattent aux côtés des contingents bédouins ; les réseaux locaux guident des moyens fournis par la puissance britannique ; les opérations de Fayçal finissent par s'articuler à l'offensive d'Allenby. Cette combinaison reste fragile : la puissance alliée qui fournit une part essentielle de ces moyens poursuit ses propres objectifs.

17 Défier un empire, unir un peuple

17.1 Imposer à l'adversaire un autre problème

Médine fournit le premier cas. En juin 1916, les forces hachémites attaquent une garnison retranchée, ravitaillée par rail et commandée par des officiers réguliers. Elles combattent alors sur le terrain où l'avantage ottoman est le plus fort. Après l'échec des assauts, la campagne se déplace vers le chemin de fer. Une équipe mobile peut choisir son point d'attaque, poser des charges et disparaître ; l'Empire doit protéger les gares, les ponts, les tunnels, les points d'eau, les convois et les équipes de réparation sur plus de mille kilomètres. La puissance ottomane demeure supérieure, mais une part croissante de cette puissance est absorbée par la protection du réseau.

À Tafilah, en janvier 1918, les forces arabes acceptent un combat plus direct : le terrain, le renseignement et leur concentration locale leur donnent un avantage temporaire. L'économie des forces consiste ici à choisir l'engagement au moment où les qualités de l'adversaire pèsent le moins et celles des Arabes le plus.

Aqaba ajoute une troisième dimension. À partir de juillet 1917, l'armée de Fayçal reçoit par le port des armes, de l'or, des véhicules, des spécialistes et un appui aérien croissant. En 1918, ses opérations se combinent avec l'offensive d'Allenby. Une force faible peut ainsi puiser dans les capacités d'une grande puissance. L'aide britannique accroît brutalement les moyens de Fayçal ; elle lie aussi une partie de sa puissance militaire aux décisions de Londres.

Tableau 4: Tactiques pour défier une puissance supérieure

Principe	Problème créé chez l'adversaire	Application dans la Ré-volte	Conditions et limites
Refuser la concentration ennemie	Rend difficile l'emploi de la masse	Évitement des places fortes, mobilité dans le désert	Espace, renseignement, liberté de mouvement
Attaquer les communications	Étend la surface à protéger	Chemin de fer du Hedjaz, gares, ponts, eau, convois	Réseau vulnérable ; effet réduit si l'adversaire peut l'abandonner
Choisir le tempo	Force l'adversaire à réagir	Raids brefs, dispersion après l'action	Discipline, mobilité, renseignement local
Préserver sa force	Réduit l'avantage d'attrition du plus fort	Bataille acceptée à Tafileh dans des conditions favorables	Exige de pouvoir refuser le combat ailleurs
Emprunter des capacités	Ajoute des moyens industriels sans les produire	Or, explosifs, Navy, aviation, blindés, Allenby	Dépendance envers l'allié et divergence possible des buts
Créer des faits territoriaux	Convertit l'action militaire en position politique	Aqaba puis Damas	Le fait accompli reste réversible sans reconnaissance ni force durable

17.2 Construire une coalition sans effacer ses composantes

Fayçal affronte un autre problème. L'armée du Nord réunit des contingents tribaux attachés à leurs propres chefs, des officiers arabes formés dans l'armée ottomane, des militants syriens et des agents ou spécialistes alliés. Auda Abu Tayi rejoint l'expédition d'Aqaba avec ses hommes et son prestige parmi les Howeitat. Jaafar al-Askari apporte une culture militaire régulière et organise des unités capables de tenir un front. Les réseaux syriens ouvrent à Fayçal un espace politique au nord du Hedjaz. Chacun entre dans la coalition par une porte différente.

Fayçal maintient cet ensemble par une combinaison de légitimité dynastique, de négociation personnelle, de distribution de ressources et de victoires partagées. Les contingents tribaux gardent leurs chefs et leur organisation. Les réguliers disposent d'une chaîne de commandement plus classique. Les nationalistes syriens trouvent dans la progression vers Damas un horizon politique qui dépasse la défense du Hedjaz. Aqaba puis Damas donnent à cette coalition une crédibilité que les proclamations seules auraient difficilement produite.[1, 17, 19]

Cette souplesse sert la guerre de mouvement. À Damas, l'autorité arabe doit lever des recettes, administrer des villes, entretenir une armée permanente et arbitrer des intérêts qui divergent après la disparition de l'ennemi commun. L'expérience irakienne prolongera ce travail dans un cadre plus durable.

Tableau 5: Tactiques de coalition autour de Fayçal

Mécanisme	Application	Effet recherché	Limite
Cause commune	Indépendance arabe, puis horizon syrien	Donner une direction à des motivations différentes	Les objectifs précis divergent entre groupes
Autonomie des composantes	Chefs tribaux, réguliers, réseaux urbains gardent leurs formes propres	Élargir la coalition sans exiger l'homogénéité	Coordination plus difficile
Ressources et reconnaissance	Or, armes, fonctions, prestige, accès au prince	Entretenir les fidélités et attirer des ralliements	Dépend des ressources disponibles
Victoires partagées	Aqaba, progression vers le nord, Damas	Transformer l'entreprise en réalité crédible	Le prestige militaire s'érode si le projet politique échoue
Institutions	Administration de Damas, puis État irakien	Faire durer l'unité au-delà de la guerre	Exige finances, administration et coercition légitime

17.3 De la victoire militaire à la souveraineté

Entre 1916 et 1918, l'espace favorise souvent Fayçal. Il peut déplacer ses forces, choisir ses cibles et obliger les Ottomans à protéger un territoire immense. Après l'armistice, les décisions passent aux capitales et aux institutions internationales. La France et la Grande-Bretagne contrôlent la reconnaissance diplomatique, les mandats, l'accès aux ports, une grande partie du financement et des armées conventionnelles capables d'occuper le terrain.

À Damas, ce changement devient concret. La ville donne à Fayçal une capitale et une administration ; elle l'oblige aussi à défendre un territoire déterminé. Lorsque les Britanniques se retirent de Syrie, la coalition perd le partenaire qui lui fournissait une part essentielle de sa puissance conventionnelle. À Maysalun, en juillet 1920, le gouvernement syrien affronte directement une armée française mieux équipée et soutenue par le nouvel ordre international. À Maysalun, mobilité, raids et dispersion n'offrent aucune réponse à une armée française venue imposer le mandat par la force.

Tableau 6: Des ressources de guerre aux exigences de la souveraineté

Ressource	Pendant la guerre	Après 1918
Mobilité	Permet de choisir le lieu d'action	Le gouvernement doit tenir et administrer un territoire
Réseaux locaux	Fournissent renseignement et mobilisation	La souveraineté requiert aussi une reconnaissance extérieure
Coalition souple	Agrège des acteurs différents contre un ennemi commun	L'État doit arbitrer durablement leurs divergences
Soutien britannique	Multiplie la capacité militaire arabe	Londres négocie son retrait et ses accords avec Paris
Fait accompli à Damas	Donne une base territoriale à la revendication syrienne	Une armée conventionnelle peut le renverser
Prestige de la victoire	Renforce l'autorité de Fayçal	Il doit être converti en institutions, finances et force durable

18 Ce qui leur a survécu

18.1 Lawrence entre dans la doctrine

Après la guerre, les textes de Lawrence donnent une forme transmissible à une expérience qui s'était construite par essais successifs. Les *Twenty-Seven Articles* de 1917 avaient été écrits pour des officiers britanniques appelés à travailler avec les forces arabes ; *The Evolution of a Revolt*, publié en 1920, porte la réflexion à un niveau plus général. *Seven Pillars of Wisdom* lui donne ensuite une audience beaucoup plus large. Lawrence avertissait lui-même que les conseils conçus pour les Bédouins ne constituaient pas une recette universelle. Ce sont surtout certains raisonnements qui vont voyager : travailler avec une force locale sans se substituer à elle, comprendre la société dans laquelle on intervient, chercher les vulnérabilités du dispositif adverse et adapter l'organisation de la guerre au milieu où elle se déroule.[2, 3, 5, 6]

La relation avec Basil H. Liddell Hart (1895–1970), officier britannique devenu l'un des principaux théoriciens militaires de l'entre-deux-guerres et futur auteur de *Strategy: The Indirect Approach*, constitue la filiation intellectuelle la mieux documentée de l'entre-deux-guerres. Les deux hommes correspondent à partir de 1921. Liddell Hart lit Lawrence au moment où il élabore sa propre réflexion sur la stratégie et l'approche indirecte ; il fera ensuite de la campagne arabe un cas important dans ses travaux. Azar Gat documente des emprunts et des proximités intellectuelles qui dépassent la simple ressemblance rétrospective. Lawrence se méfiait pourtant de cet usage : il reprochait à Liddell Hart de l'enrôler trop commodément

au service d'une théorie générale et refusait notamment sa répulsion excessive pour Carl von Clausewitz (1780–1831), général prussien dont *De la guerre* est l'une des œuvres fondatrices de la pensée stratégique moderne. La filiation est donc réelle, sans faire de Lawrence l'origine unique de l'« approche indirecte ».[2, 44]

Après 1945, Lawrence continue d'apparaître dans des généalogies différentes de la guerre irrégulière. John Boyd (1927–1997), colonel de l'US Air Force et théoricien militaire dont le briefing *Patterns of Conflict* a profondément marqué la pensée stratégique américaine, lui consacre explicitement une séquence de *Patterns of Conflict*. David Kilcullen, officier australien devenu l'un des principaux auteurs contemporains sur la contre-insurrection, ouvre ses *Twenty-Eight Articles* en indiquant au lecteur qu'il a lu Galula, Lawrence et Robert Thompson. En Irak, le général américain David Petraeus, futur commandant des forces multinationales en Irak et l'un des principaux artisans du manuel doctrinal *FM 3-24 Counterinsurgency*, reprend le conseil de Lawrence selon lequel une force étrangère ne doit pas accomplir elle-même ce que ses partenaires locaux peuvent faire imparfaitement mais durablement. Petraeus et le lieutenant-général James F. Amos apposent en 2006 leurs signatures au *FM 3-24 Counterinsurgency*, publié en librairie l'année suivante sous le titre *The U.S. Army/Marine Corps Counterinsurgency Field Manual*. Lawrence reste ainsi présent dans une partie de la littérature professionnelle consacrée au conseil militaire, à la contre-insurrection et aux forces partenaires.[46–48, 61]

18.2 Une généalogie qu'il faut manier avec prudence

Cette postérité a aussi produit des filiations trop simples. Mao Zedong est souvent rapproché de Lawrence parce que tous deux accordent une grande valeur à l'espace, à la mobilité, à la population et au refus d'une bataille défavorable. Les sources examinées ici n'établissent aucune transmission de Lawrence vers Mao. Les deux pensées se développent dans des contextes politiques, sociaux et intellectuels profondément différents. Leur rapprochement relève donc de la comparaison, pas d'une généalogie documentée.

Le cas de Võ Nguyên Giáp, principal stratège militaire du Viet Minh puis du Nord-Vietnam, est plus troublant. Le général français Raoul Salan, alors engagé dans la guerre d'Indochine et futur commandant en chef en Indochine, a rapporté qu'en 1946 Giáp lui aurait présenté *Seven Pillars of Wisdom* comme son « évangile du combat ». L'affirmation a été reprise dans la littérature militaire et jusque dans des travaux académiques ; dès 1953, *Time* rapportait déjà que Salan attribuait à Lawrence une forte influence sur Giáp. Nous n'avons toutefois pas retrouvé de transcription vietnamienne contemporaine ni de document de 1946 permettant d'authentifier la formule elle-même. Le témoignage établit au minimum la manière dont Salan comprenait Giáp ; il rend plausible une lecture de Lawrence par le chef vietnamien, sans autoriser à reconstruire toute la stratégie vietminh comme une descendance de la Révolte arabe.[49, 50]

Cette distinction vaut pour l'ensemble de la postérité de Lawrence. Une influence peut être démontrée lorsque des textes circulent, sont cités ou figurent dans des programmes de lecture. La preuve demande davantage qu'une ressemblance opérationnelle. Les mouvements de résistance et les armées confrontés à un adversaire supérieur redécouvrent souvent les mêmes contraintes : éviter la masse ennemie, protéger leur propre force, utiliser la connaissance locale et rendre coûteuse la protection d'un territoire. Lawrence appartient à l'histoire de ces idées parmi d'autres praticiens et théoriciens qui les ont formulées ou redécouvertes dans des contextes différents.

18.3 De Lawrence aux maquis : une transmission par les institutions alliées

La Seconde Guerre mondiale permet de suivre la circulation de certaines idées de Lawrence au-delà des bibliothèques militaires. Le MI(R), petite structure du War Office chargée à partir de 1938 d'étudier et de préparer la guerre irrégulière, constitue un premier relais. Holland y fait lire *Seven Pillars of Wisdom* ; Gubbins y rédige des manuels de guérilla avant de rejoindre le Special Operations Executive (SOE), créé en 1940 pour soutenir le sabotage, la subversion et les mouvements de résistance dans l'Europe occupée. La Révolte arabe n'est qu'une des expériences mobilisées par ces hommes, aux côtés de l'Irlande, de la Russie et d'autres guerres irrégulières. Sa présence dans leur formation est néanmoins documentée.[3, 45]

En France, cette transmission devient opérationnelle par l'intermédiaire des dispositifs alliés travaillant avec les maquis. Les équipes Jedburgh, généralement composées de trois hommes et associant personnels britanniques, américains et français, sont parachutées à partir de 1944 derrière les lignes allemandes. Elles apportent radios, liaisons avec le commandement allié, armes, entraînement et capacité de coordination. Leur mission consiste à travailler avec des forces françaises déjà constituées, non à les remplacer. Les maquis gardent leurs chefs, leurs réseaux et leurs objectifs ; les équipes alliées les relient aux moyens d'une coalition militaire beaucoup plus puissante.[62]

Le parcours de William Colby fournit une trace individuelle particulièrement nette. Avant de devenir directeur de la CIA, Colby sert dans l'Office of Strategic Services et est parachuté en France comme Jedburgh en 1944. Il expliquera avoir lu *Seven Pillars of Wisdom* pour comprendre comment un étranger pouvait agir au sein d'une société et d'une force qui n'étaient pas les siennes. Il en retient une règle de comportement : éviter de prendre le commandement, apprendre à suggérer, s'adapter aux interlocuteurs locaux et construire progressivement une relation de confiance. Dans son cas, le passage de Lawrence à une mission menée auprès de la Résistance française est donc explicite.[63]

La filiation s'arrête là où les sources cessent de la documenter. Rien ne permet de présenter la Résistance française dans son ensemble comme héritière de Lawrence. Ses mouvements naissent de trajectoires politiques françaises, de l'occupation, des réseaux clandestins et de leurs propres expériences. Le lien concerne surtout certains des dispositifs britanniques et américains qui les soutiennent. Il montre comment une pratique observée en Arabie a pu être transformée en texte, intégrée à une culture professionnelle, puis réemployée vingt-cinq ans plus tard dans un autre théâtre.

18.4 De la Révolte arabe à l'*unconventional warfare*

Cette histoire se prolonge après 1945 dans la manière d'articuler une petite présence extérieure à une force locale beaucoup plus nombreuse. Le modèle contemporain de l'*unconventional warfare* associe conseil, entraînement, renseignement, communications, ressources et action clandestine ou irrégulière au profit d'une résistance, d'une insurrection ou d'une force partenaire. Les publications militaires américaines continuent d'utiliser la Révolte arabe parmi les cas historiques permettant de penser cette articulation.[48, 51]

Les technologies ont changé la forme des cibles. Le chemin de fer ottoman concentrait transport, ravitaillement et obligation de protection ; une guerre contemporaine distribue ces fonctions entre voies ferrées et routières, dépôts, réseaux électriques, télécommunications, centres de commandement, capteurs et chaînes logistiques. L'analogie devient trompeuse si elle transforme chaque drone ou chaque sabotage en réédition de 1917. Elle reste éclairante lorsqu'elle porte sur le problème imposé au plus fort : une force qui ne peut pas détruire l'armée adverse peut chercher à multiplier les points qu'elle doit surveiller, réparer et défendre.

Le SOE, l'OSS, les Special Forces américaines et les dispositifs contemporains de résistance préparée possèdent leurs histoires et leurs doctrines propres. Lawrence n'en fournit ni

l'origine unique ni un modèle prêt à l'emploi. Sa place est plus précise : celle d'un précédent durable pour penser le rapport entre conseiller extérieur, force locale, connaissance du milieu et ressources d'une puissance alliée.

18.5 Fayçal : une postérité sans doctrine à son nom

La trace de Fayçal suit une autre voie. Aucun corpus comparable aux textes militaires de Lawrence n'a fixé sous son nom une méthode de coalition. Sa postérité passe par les institutions et les hommes avec lesquels il travaille après la guerre. Damas en fournit le premier laboratoire. Le gouvernement arabe de 1918–1920 doit intégrer des notables urbains, des officiers, des nationalistes et des administrations héritées de l'Empire tout en donnant un contenu politique à une souveraineté encore contestée. La construction de l'unité change alors de terrain : la coalition qui avait permis la campagne doit devenir administration, école, armée et représentation politique.[1, 28]

Sati' al-Husri donne à cette continuité une forme particulièrement nette. Ancien haut fonctionnaire ottoman devenu l'un des principaux théoriciens du nationalisme arabe, il rejoint le gouvernement de Fayçal à Damas en 1919 et prend en charge l'éducation. Après la chute du royaume syrien, il retrouve Fayçal en Irak. Il y dirige l'enseignement et fait de l'école, de la langue et d'une histoire arabe commune des instruments de formation nationale. Les travaux consacrés à al-Husri le décrivent à la fois comme éducateur, idéologue et proche de Fayçal ; l'Irak devient dans l'entre-deux-guerres l'un des principaux foyers de diffusion du nationalisme arabe.[52–54]

Cette continuité s'arrête avant le nassérisme et le Baas, dont les généalogies sont multiples. Le panarabisme ultérieur naît de plusieurs expériences et de plusieurs traditions intellectuelles. La continuité vérifiable est plus précise : des réseaux et des hommes passés par Damas se retrouvent dans l'État irakien ; l'appareil éducatif y devient un instrument explicite de fabrication d'une identité commune ; les idées qui y sont enseignées circulent ensuite bien au-delà de l'Irak. La postérité de Fayçal réside ainsi dans une expérience politique et institutionnelle dont certains acteurs ont ensuite donné une formulation durable, plutôt que dans un corpus doctrinal portant son nom.

Cette différence explique en partie la mémoire inégale des deux hommes. Les prescriptions de Lawrence peuvent être extraites d'un texte, citées dans un manuel et enseignées à un conseiller militaire. L'action de Fayçal se laisse moins facilement réduire à quelques principes : elle dépend de relations, de compromis et d'institutions dont les effets se prolongent après lui. Sa postérité est moins visible dans les bibliothèques militaires, mais elle touche une question qui demeure centrale pour toute insurrection devenue prétention au pouvoir : comment faire durer une unité construite dans la lutte lorsque l'ennemi commun disparaît ?

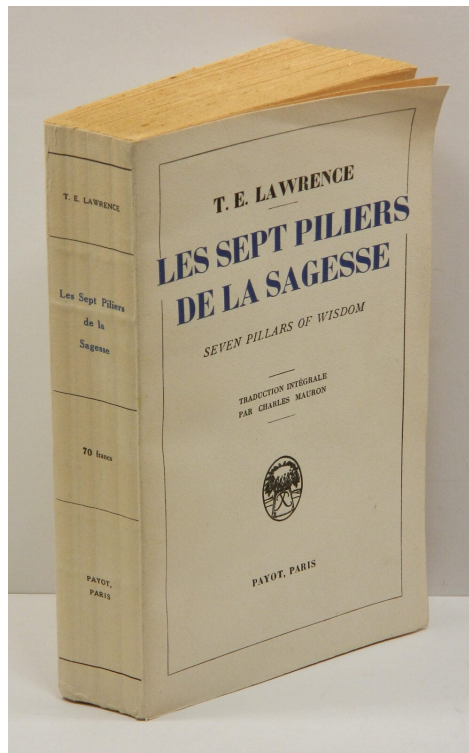
Tableau 7: Après 1918 : filiations, convergences et réemplois

Transmission	Relais	Ce que les sources permettent d'affirmer	Qualification
Approche indirecte	Liddell Hart	Correspondance, lectures et reprises explicites, avec réserves de Lawrence sur la généralisation	Directe et documentée
Guerre clandestine britannique	MI(R), puis milieu du SOE	<i>Seven Pillars</i> figure dans les lectures essentielles du MI(R) ; Gubbins y élabore ses propres manuels	Institutionnelle, partielle
Résistance française	Jedburghs, William Colby	Des équipes alliées travaillent avec les maquis ; Colby atteste avoir utilisé <i>Seven Pillars</i> pour penser sa relation avec une force locale	Indirecte ; directe dans le cas Colby
Pensée de la désorganisation	John Boyd	Lawrence est explicitement mobilisé dans <i>Patterns of Conflict</i>	Directe et explicite
Conseil et contre-insurrection	Petraeus, Kilcullen	Citations et références explicites aux textes de Lawrence	Directe et explicite
Guerre révolutionnaire chinoise	Mao	Parentés de problèmes et de méthodes sans chaîne documentaire établie	Convergence indépendante
Guerre vietnamienne	Giáp	Influence rapportée par Salan ; formule célèbre non vérifiée dans une source vietnamienne contemporaine	Probable, à qualifier
Construction nationale arabe	al-Husri, État irakien	Continuité personnelle et institutionnelle de Damas à Bagdad ; école utilisée pour diffuser une identité arabe commune	Filiation institutionnelle forte
Panarabisme ultérieur	mouvements des années 1940–1960	Circulation d'idées et d'élites, mais généalogies multiples	Indirecte

Évaluation stratégique, ce qui demeure

Un siècle après la Révolte arabe, la postérité des deux hommes reste dissymétrique. Lawrence a laissé des textes que les militaires ont pu lire, citer et intégrer à leurs propres doctrines. Fayçal a surtout laissé une expérience politique : celle d'une coalition qu'il fallait transformer en institutions et en identité commune. Le premier a fourni un vocabulaire à la guerre irrégulière ; le second rappelle qu'une insurrection ne devient durablement puissance qu'à la condition de survivre à la disparition de l'ennemi qui l'avait unie.

18.6 *Seven Pillars of Wisdom*, du témoignage au mythe



Édition française Payot des *Sept Piliers de la sagesse*, traduction intégrale de Charles Mauron.

Un livre construit après la guerre. Lawrence entreprend son récit après 1918. Un premier manuscrit disparaît en 1919 pendant un voyage en train. Il recommence, puis travaille entre 1920 et 1922 à une troisième rédaction. Huit jeux d'épreuves de ce texte, aujourd'hui appelé *Oxford Text*, sont tirés en 1922 ; il compte environ 334 500 mots. Entre 1924 et 1926, Lawrence le réduit et le remanie pour une édition privée destinée à des souscripteurs, d'environ 250 600 mots. Ses propres comptes recensent 128 exemplaires complets vendus, 36 offerts, six exemplaires incomplets offerts et neuf jeux d'épreuves. La fabrication, extrêmement luxueuse, lui coûte près de trois fois le prix payé par les souscripteurs. Pour couvrir ses dettes, il publie en 1927 une réduction beaucoup plus courte, *Revolt in the Desert*. Le texte de l'édition de souscripteurs ne paraît pour le grand public qu'après sa mort, en 1935.[43, 55]

Une forme hybride. L'édition de 1926 comprend une introduction, dix livres et un épilogue. Sa structure relève du récit plutôt que du traité militaire. Le lecteur passe du portrait des hommes et des lieux au récit d'opérations, puis à des développements où Lawrence cherche à comprendre ce que la campagne lui a appris. Cette construction explique une partie de l'influence du livre : les idées stratégiques y sont insérées dans une expérience vécue et dans une œuvre littéraire très travaillée. Elle impose aussi une précaution. *Seven Pillars* est une source de première importance sur la Révolte, mais c'est une reconstruction postérieure, réécrite plusieurs fois et façonnée par l'auteur. Le présent article la confronte donc, lorsque c'est possible, aux rapports contemporains, aux correspondances et aux sources arabes.[2, 3, 56]

Fayçal ouvre le livre. Le frontispice de l'édition de 1926 est le portrait de Fayçal peint par Augustus John. Lawrence avait acquis cette toile, réalisée en 1919, et l'avait placée en tête de l'ouvrage. Ce détail matériel éclaire le paradoxe de la mémoire ultérieure : l'œuvre qui a le plus contribué à installer Lawrence au centre du récit commence par l'homme qui commandait la révolte à laquelle il avait été envoyé comme officier de liaison.[43, 57]

Du livre au personnage de « Lawrence d'Arabie ». La célébrité de Lawrence avait commencé avant la publication générale de *Seven Pillars*, notamment avec les conférences illustrées du journaliste et conférencier américain Lowell Thomas, qui popularise dès 1919 la figure de « Lawrence d'Arabie ». Le succès de *Revolt in the Desert*, puis la diffusion posthume de *Seven Pillars*, donnent au personnage une nouvelle profondeur littéraire. Le cinéma achève de mondialiser cette mémoire. Les archives de David Lean conservent un scénario de 1961 encore intitulé *Seven Pillars of Wisdom* et montrent que le livre faisait partie des sources directes du film *Lawrence of Arabia* de 1962. L'adaptation transforme une histoire collective en grande trajectoire biographique. Elle contribue ainsi à l'effet que cet article cherche précisément à corriger : Lawrence devient le visage de la Révolte, tandis que Fayçal et une grande partie des acteurs arabes passent au second plan.[41, 58–60]

Pourquoi ce livre compte ici. *Seven Pillars* a transmis deux choses à la fois. Il a conservé et diffusé une réflexion sur la guerre menée par une force faible avec l'appui d'une grande puissance ; il a aussi fixé une manière de raconter cette guerre autour de Lawrence. Le même ouvrage agit ainsi sur deux registres distincts : la pensée militaire et la mémoire de la Révolte.

Conclusion

La célébrité de Lawrence a longtemps rejeté Fayçal à l'arrière-plan. En octobre 1916 pourtant, lorsque Lawrence rejoint Hamra, Fayçal commande déjà l'armée du Nord, possède ses réseaux et poursuit un projet politique arabe. Lawrence arrive avec une connaissance régionale rare parmi les officiers britanniques, un regard attentif au terrain et surtout un accès direct aux ressources de la puissance alliée. Leur coopération relie ces deux mondes.

Leur manière de combattre se forme dans la campagne. L'échec devant Médine pousse les insurgés vers le chemin de fer. Wejh rapproche l'armée de Fayçal de la Syrie et du ravitaillement maritime. Aqaba ouvre un port à partir duquel arrivent armes, véhicules, aviation et spécialistes. Les contingents tribaux combattent désormais aux côtés d'unités arabes régulières ; en 1918, leurs opérations se combinent avec l'offensive d'Allenby. La Révolte a trouvé une manière d'exploiter la mobilité, le renseignement local et la vulnérabilité des communications ottomanes tout en empruntant à la Grande-Bretagne les capacités d'une armée industrielle.

Dans le même temps, Fayçal élargit la coalition. Il maintient autour de lui des chefs tribaux, des officiers arabes issus de l'armée ottomane et des nationalistes syriens dont les fidélités et les objectifs diffèrent. La progression vers le nord donne à cette coalition une cause, des victoires et finalement une capitale. Le 1er octobre 1918, Damas transforme une entreprise militaire en prétention au gouvernement.

L'après-guerre place Fayçal devant un rapport de forces nouveau. À Paris, puis face à la France en Syrie, la souveraineté dépend de ressources que la campagne du désert procurait peu : reconnaissance internationale, finances publiques, institutions permanentes et armée conventionnelle. Londres privilégie son règlement avec Paris et retire ses forces de Syrie. En juillet 1920, l'armée française bat les défenseurs du royaume à Maysalun et entre à Damas. Fayçal reprendra en Irak le travail de construction étatique sous une autre forme ; Lawrence, de son côté, consacra une partie de l'après-guerre à défendre la cause hachémite. Leurs héritages suivront ensuite des voies différentes : les textes de Lawrence entreront dans la culture de la guerre irrégulière, tandis que l'expérience politique de Fayçal se prolongera surtout par les institutions et les hommes passés de Damas à Bagdad.

Entre Médine et Damas, Lawrence et Fayçal avaient appris à rendre la domination ottomane coûteuse, dispersée et vulnérable. À Maysalun, cette puissance cesse de suffire. Ils savaient désormais faire reculer un empire sur le terrain. Il leur manquait la puissance nécessaire pour imposer aux vainqueurs l'ordre politique qu'ils voulaient faire naître de la guerre.

Annexe A. Lawrence et Saint-Exupéry : deux expériences du désert, deux pensées de l'homme

Des trajectoires qui auraient pu se croiser

T. E. Lawrence meurt en 1935, Fayçal en 1933 et Antoine de Saint-Exupéry en 1944. Une rencontre était donc chronologiquement possible. Les recherches menées pour cette étude n'ont cependant retrouvé aucune source établissant que Saint-Exupéry ait rencontré Lawrence ou Fayçal. Elles n'ont pas davantage permis d'identifier, dans ses écrits ou sa correspondance consultés, une déclaration par laquelle Saint-Exupéry aurait revendiqué Lawrence comme influence. Il faut donc séparer la proximité que des lecteurs ont observée entre leurs œuvres d'une filiation personnelle qui, à ce stade, n'est pas documentée.

Le rapprochement de Denis de Rougemont

Le parallèle apparaît en revanche de manière explicite chez Denis de Rougemont. Dans « Prototype T.E.L. », publié dans *La Table ronde* en janvier 1952, l'écrivain suisse consacre une section entière à « T.E.L. et Saint-Exupéry ». Huit ans seulement après la disparition de Saint-Exupéry, il rapproche deux hommes que tout distingue par le tempérament mais dont il juge les trajectoires profondément parentes. Tous deux partent jeunes vers des métiers où la technique, le risque et le commandement se mêlent ; tous deux vivent longtemps hors de leur pays ; tous deux font du désert et de leurs relations avec des Arabes une école de compréhension des hommes. Rougemont insiste surtout sur une autorité qui ne procède ni du grade ni du règlement, mais de la capacité à comprendre, persuader et servir.[64]

Des *Sept Piliers à Terre des hommes*

Rougemont rapproche directement *Seven Pillars of Wisdom* et *Terre des hommes*. Dans les deux livres, l'expérience précède la réflexion. Le désert, les machines, le danger, les camarades et la responsabilité ne servent pas de décor à une thèse déjà constituée ; ils fournissent la matière à partir de laquelle l'auteur cherche un sens à ce qu'il a vécu. Lawrence transforme la campagne d'Arabie en interrogation sur l'action, le commandement et les limites de l'autorité. Saint-Exupéry transforme l'aviation, le courrier et le désert en réflexion sur la responsabilité et les liens entre les hommes. Le rapprochement porte donc sur leur manière de tirer une pensée de l'expérience vécue ; aucune transmission directe n'est établie.[64]

Là où le parallèle s'arrête

Rougemont marque lui-même la limite du rapprochement. Saint-Exupéry poursuit dans *Citadelle* une méditation sur la communauté humaine, l'ordre, le sens et la civilisation qui n'a pas d'équivalent chez Lawrence. Chez Lawrence, la réflexion demeure attachée à une campagne historique précise et à la difficulté de vivre avec le personnage public qui en est sorti. Saint-Exupéry étend l'expérience du désert et de l'action à une interrogation plus générale sur la communauté humaine. Rougemont résume cette divergence en voyant en Saint-Exupéry davantage un écrivain et en Lawrence davantage un agent de l'Histoire. Leur proximité éclaire ainsi deux usages différents d'une expérience vécue parmi d'autres hommes : chez Lawrence, comprendre l'action et l'autorité ; chez Saint-Exupéry, chercher ce qui peut fonder une communauté.[64]

Remerciements

Des grands modèles de langage (LLMs) ont été utilisés comme assistants de recherche, de raisonnement, de rédaction et de revue critique. L’auteur a conçu l’argument, sélectionné et évalué les éléments de preuve, déterminé la structure, les principes directeurs et les conclusions, et assume la responsabilité du contenu de l’article.

L’auteur remercie également les communautés de l’open source et de la recherche ouverte, dont les articles, les codes, les rapports techniques et les expérimentations rendues publiques ont contribué à rendre cette synthèse possible.

Références

- [1] Ali A. Allawi, *Faisal I of Iraq*, Yale University Press, 2014.
- [2] Jeremy Wilson, *Lawrence of Arabia: The Authorised Biography*, Heinemann, 1989 ; T. E. Lawrence Studies.
- [3] T. E. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom*, texte et éditions accessibles via T. E. Lawrence Studies.
- [4] International Encyclopedia of the First World War, « Faysal I, King of Iraq », synthèse biographique et militaire, mise à jour 2022.
- [5] T. E. Lawrence, « The Evolution of a Revolt », *Army Quarterly*, vol. 1, 1920, pp. 55–69.
- [6] T. E. Lawrence, « Twenty-Seven Articles », *Arab Bulletin*, no 60, 20 août 1917.
- [7] T. E. Lawrence, extraits du journal du voyage vers Fayçal, *Arab Bulletin*, octobre 1916.
- [8] Fayçal ibn Hussein, lettre à Sherif Ali, Al-Hamra, 26 octobre 1916, traduction publiée dans *Arab Bulletin*, no 8, 8 novembre 1916.
- [9] T. E. Lawrence à C. E. Wilson, 9 mars 1917, T. E. Lawrence Studies.
- [10] T. E. Lawrence, rapports opérationnels 1917–1918, *Arab Bulletin*, dont Tafilah et la destruction de la Fourth Army.
- [11] British India Office, rapport sur l’occupation d’Aqaba, IOR/L/PS/11/126 ; T. E. Lawrence, « The Occupation of Akaba », 12 août 1917.
- [12] Fayez al-Ghussein, extraits du journal de 1917, T. E. Lawrence Studies.
- [13] Damascus Protocol, 23 mai 1915.
- [14] Correspondance Hussein–McMahon, 1915–1916.
- [15] Accord Sykes–Picot, mai 1916.
- [16] Déclaration Balfour, 2 novembre 1917.
- [17] U.S. Special Agent at Cairo, Report No. 17, 4 mars 1918, *Foreign Relations of the United States, 1918, Supplement 1*, sur Fayçal, Damas et les réseaux arabes de 1915.
- [18] T. E. Lawrence, lettre au *Times*, 11 septembre 1919, sur les engagements britanniques envers les Arabes.
- [19] Jaafar al-Askari, mémoires et témoignages sur l’armée arabe et la Révolte, utilisés avec les travaux d’Allawi et les sources militaires contemporaines.
- [20] *Foreign Relations of the United States*, documents sur Damas, Allenby et l’administration arabe, 1918–1919.

- [21] *Papers Relating to the Foreign Relations of the United States, The Paris Peace Conference, 1919*, intervention de Fayçal devant le Council of Ten, 6 février 1919.
- [22] Faisal–Weizmann Agreement, 3 janvier 1919, texte et réserve de Fayçal, UNISPAL.
- [23] King–Crane Commission Report et annexes, 1919, FRUS.
- [24] *Foreign Relations of the United States, Paris Peace Conference*, vol. VIII–XIII, 1919–1920.
- [25] Anglo-French Oil Agreement, San Remo, 24 avril 1920.
- [26] Résolutions de San Remo sur les mandats, avril 1920 ; documents diplomatiques alliés.
- [27] Documents FRUS et Société des Nations sur la fin du mandat irakien et l’admission de l’Irak, 1932.
- [28] Philip S. Khoury, *Urban Notables and Arab Nationalism: The Politics of Damascus 1860–1920*, Cambridge University Press, 1983.
- [29] Rashid Khalidi et al. (dir.), *The Origins of Arab Nationalism*, Columbia University Press, 1991.
- [30] George Antonius, *The Arab Awakening*, Hamish Hamilton, 1938.
- [31] Eugene Rogan, *The Fall of the Ottomans: The Great War in the Middle East*, Basic Books, 2015.
- [32] Nicholas J. Saunders, *Desert Insurgency: Archaeology, T. E. Lawrence, and the Arab Revolt*, Oxford University Press, 2020.
- [33] Bruce Westrate, *The Arab Bureau: British Policy in the Middle East, 1916–1920*, Pennsylvania State University Press, 1992.
- [34] Timothy J. Paris, *Britain, the Hashemites and Arab Rule, 1920–1925*, Frank Cass, 2003.
- [35] Gérard D. Khoury, *La France et l’Orient arabe*, travaux sur Fayçal, la Syrie et la politique française.
- [36] Jonathan Conlin, « An Oily Entente: France, Britain and the Mosul Question », travaux sur la diplomatie pétrolière de l’après-guerre.
- [37] Edward Peter Fitzgerald, travaux sur les ambitions françaises au Moyen-Orient, Sykes–Picot et Mossoul.
- [38] New Zealand History, « The Arab Revolt », synthèse historique et militaire.
- [39] National Army Museum, dossiers sur T. E. Lawrence, la Révolte arabe et les acteurs oubliés de la campagne.
- [40] Australian War Memorial, archives et études sur Lawrence, Damas et la campagne de 1918.
- [41] Library of Congress, collection Lowell Thomas, photographies et documentation sur la fabrication médiatique de « Lawrence of Arabia ».
- [42] T. E. Lawrence à Frederic Isham, 22 novembre 1927, T. E. Lawrence Studies.
- [43] T. E. Lawrence Studies, histoire des manuscrits et de la publication de *Seven Pillars of Wisdom*.
- [44] Azar Gat, « The Hidden Sources of Liddell Hart’s Strategic Ideas », *War in History*, vol. 3, no 3, 1996, pp. 293–308.
- [45] Philip Boobbyer, *The Life and World of Francis Rodd, Lord Rennell (1895–1978): Geography, Money and War*, Anthem Press, 2021, chap. 6, sur MI(R), Holland, Gubbins et la lecture de *Seven Pillars of Wisdom*.

- [46] John R. Boyd, *Patterns of Conflict*, briefing, versions des années 1970–1980, séquence « Guerrilla Warfare (à la T. E. Lawrence) ».
- [47] David Kilcullen, « Twenty-Eight Articles: Fundamentals of Company-level Counterinsurgency », *Military Review*, mai–juin 2006.
- [48] David H. Petraeus, « Learning Counterinsurgency: Observations from Soldiering in Iraq », *Military Review*, janvier–février 2006.
- [49] Bertram Wyatt-Brown, « Lawrence of Arabia: Image and Reality », *Journal of The Historical Society*, 2009.
- [50] *Time*, « Battle of Indo-China: Comrade Van », 1953, rapportant l’appréciation de Raoul Salan sur l’influence de Lawrence sur Võ Nguyên Giáp.
- [51] U.S. Army, « Unconventional Warfare », *Military Review*, novembre–décembre 2024, discussion de la Révolte arabe parmi les précédents historiques de l’UW.
- [52] William L. Cleveland, *The Making of an Arab Nationalist: Ottomanism and Arabism in the Life and Thought of Sati’ al-Husri*, Princeton University Press, 1971.
- [53] Adeed Dawisha, *Arab Nationalism in the Twentieth Century: From Triumph to Despair*, Princeton University Press, éd. 2016, chap. 3 sur Sati’ al-Husri.
- [54] Adeed Dawisha, *Arab Nationalism in the Twentieth Century*, chap. 4, sur l’Irak comme foyer du nationalisme arabe dans l’entre-deux-guerres.
- [55] Royal United Services Institute, « Book of the Month – Seven Pillars of Wisdom: a triumph by T. E. Lawrence », 2017, histoire éditoriale de l’ouvrage.
- [56] T. E. Lawrence Studies, « Manuscripts », inventaire des manuscrits et épreuves de *Seven Pillars of Wisdom*.
- [57] T. E. Lawrence Studies, « The Seven Pillars Portraits », notice sur le portrait de Fayçal par Augustus John utilisé en frontispice.
- [58] T. E. Lawrence Studies, « T. E. Lawrence as Writer », histoire de la réception de *Seven Pillars of Wisdom* et de son rôle comme source du film de David Lean.
- [59] David Lean Archive, « Lawrence of Arabia: Scripts », scénarios successifs de *Revolt in the Desert*, *Seven Pillars of Wisdom* et *Lawrence of Arabia*.
- [60] David Lean Archive, « Lawrence of Arabia: Reference Books », exemplaires de *Revolt in the Desert* et *Seven Pillars of Wisdom* utilisés pour le film.
- [61] U.S. Department of the Army et U.S. Marine Corps, *FM 3-24 / MCWP 3-33.5 Counterinsurgency*, 2006 ; édition commerciale, *The U.S. Army/Marine Corps Counterinsurgency Field Manual*, University of Chicago Press, 2007.
- [62] The National WWII Museum, dossier sur les équipes Jedburgh : équipes alliées de trois hommes déployées en France pour travailler avec les maquis, assurer liaison, équipement, entraînement et coordination, consulté en 2026.
- [63] William E. Colby, témoignages rétrospectifs sur sa formation Jedburgh et sa lecture de T. E. Lawrence avant sa mission en France ; voir également les travaux biographiques consacrés à Colby et à l’OSS.
- [64] Denis de Rougemont, « Prototype T.E.L. », *La Table ronde*, Paris, janvier 1952, pp. 32–44, notamment la section « T.E.L. et Saint-Exupéry ».